

DELLY

# L'infidèle



BeQ

**Delly**

# **L'infidèle**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 242 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# **L'infidèle**

Édition de référence :  
Flammarion Éditeur, 1926.

# I

Une porte s'ouvrit lentement, une voix ouatée annonça :

– Son Excellence le marquis Orcella.

La comtesse Riesini laissa tomber le lorgnon d'écaïlle qu'elle maintenait sur son nez majestueux, ferma le livre ouvert devant elle, sur la petite table à dessus de porphyre, et sourit au visiteur.

– Je vous attendais un peu aujourd'hui, Silvio.

Le marquis s'avança, inclina sa taille mince et baisa la main qui lui était offerte.

– Vous aviez bien voulu me demander de venir vous voir, ma cousine...

– Oui, pour causer un peu sérieusement... Allons, Silvio, ne fronchez pas les sourcils ! Il faut être raisonnable, mon pauvre enfant !

Un frémissement avait couru sur le visage

mat, un peu osseux, et les sourcils sombres qui formaient un bel arc au-dessus des yeux noirs se rapprochaient lentement. Don Silvio dit avec effort :

– Oui, je le sais. Mais c’est si dur !... Mettre à sa place une autre femme... que je n’aimerai pas, que je n’aimerai jamais !

– Voyons, qu’en savez-vous ? L’amour peut venir...

Il dit lentement :

– Jamais.

Son visage se tendait et sur le regard lointain, l’ombre de tristesse se fit plus profonde.

Il s’était assis près de la petite table et sa main fine, nerveuse, s’appuyait au dessus de marbre. La comtesse, pendant un moment, considéra le visage aristocratique sur lequel les yeux d’un noir voilé, songeurs et pleins de pensées, répandaient une beauté grave. Puis elle hocha la tête en murmurant :

– Silvio, Silvio, j’espérais vous trouver prêt à accomplir votre devoir !

Il se redressa, d'un mouvement brusque.

– Eh bien, oui, je le suis ! Puisqu'il le faut !...

Mon père se désole en pensant que notre vieux nom pourrait s'éteindre. Raison d'État ! J'épouserai votre jeune protégée, donna Francesca. Aussi bien, elle ou une autre !...

Un geste acheva sa phrase.

La comtesse lissa d'un doigt lent les bandeaux de cheveux blancs qui encadraient son visage flétri, couleur de rose sèche. Un reproche passait dans son regard doux et sérieux.

– Il ne faut pas parler ainsi, mon enfant. Ginevra Campestri est digne d'être aimée – et elle a tout pour l'être. Vous avez pu en juger d'ailleurs, ces deux fois où vous l'avez rencontrée chez moi.

Il dit froidement :

– Oui, elle est très bien.

– Et quelles charmantes qualités morales ! Intelligente, avec cela, très intelligente. Mais elle est modeste, un peu timide, et on ne la découvre vraiment telle qu'elle est qu'en la connaissant

très bien. Enfin, c'est tout à fait la femme que je souhaitais pour vous, Silvio. Il eut un mouvement des lèvres qui signifiait clairement : « Moi, cela m'est égal. » Ses doigts glissèrent un instant sur le dessus de porphyre, frôlèrent la couverture de soie du livre. Et il dit d'un ton bref :

– Je désire que donna Ginevra sache bien que je ne fais, en l'épousant, qu'un mariage de raison. Vous lui expliquerez tout. Vous lui direz que j'aime ma femme morte comme je l'ai aimée vivante, et que personne ne prendra jamais sa place dans mon cœur. À part cette infidélité-là, je serai un bon mari. Vous connaissez mon caractère, vous pourrez assurer à donna Ginevra que j'aurai pour elle tous les égards dont elle est certainement digne, et même, sans doute, de l'affection, quand nous nous connaîtrons mieux... Mais pas de l'amour. Les jeunes filles rêvent à cela, d'ordinaire. Je veux loyalement prévenir votre protégée qu'elle n'en trouvera pas chez moi.

Les paupières ridées de donna Francesca clignèrent un peu, sur les yeux d'un brun pâli qui



regardaient Silvio avec sympathie.

– Je le lui ferai comprendre, mon enfant. Mais je ne la crois pas du tout romanesque. C'est une petite tête raisonnable, qui ne se permet pas beaucoup de rêves, j'en suis certaine.

– Pour si peu que je l'ai vue, elle m'a laissé plutôt l'impression d'une nature assez froide. Et ceci me plaît, étant donnés mes propres sentiments à son égard, et la nature de l'attachement dont je pourrai seulement disposer pour elle, quand elle sera ma femme.

Les lèvres de la comtesse, qui s'ouvraient pour une protestation, se refermèrent sans avoir laissé échapper une parole. Quelques minutes de silence passèrent. Un vent chaud soulevait les stores de linon brodé, des taches de soleil dansaient sur le tapis bleu de roi qui couvrait entièrement le parquet. Des meubles anciens, frêles et gracieux, se disséminaient dans le salon aux tentures de soie rayée, bleu et gris. Du plafond peint d'amours et de fleurs aux tons passés, une plante laissait pendre ses longues traînes d'un vert argenté, après s'être enroulée autour d'une

suspension de bronze. Sur une étagère, des livres brochés s'alignaient – les plus récentes productions de l'esprit en Italie et en France, car la comtesse Riesini aimait à se tenir au courant du mouvement littéraire, et avec les marquis Orcella, père et fils, elle était sur ce point la mieux informée, dans toute cette petite ville de Rienti et ses environs immédiats.

Donna Francesca reprit :

– Vous êtes au courant de la situation de fortune des Campestri ? Le père, tout occupé de ses recherches historiques, a laissé périlcliter son bien entre les mains d'un homme d'affaires honnête, mais incapable. Sa seconde femme ne lui a rien apporté en dot. La première avait vingt ou vingt-cinq mille lires. Ce qu'il en reste – la moitié à peu près, paraît-il – est partagé entre Ginevra et son frère.

Silvio eut un geste d'insouciance.

– Il m'est indifférent d'épouser une femme pauvre. Qu'elle ait seulement un peu de cœur, quelque distinction, une intelligence moyenne, des goûts simples, qu'elle soit bonne et dévouée

pour mon père et sache diriger notre maison, je ne demande pas autre chose.

– Vous trouverez tout cela en Ginevra, mon cher ami. C'est une enfant très vaillante, qui a connu chez elle les durs soucis d'une vie gênée et le contact pénible avec un caractère sec, autoritaire – celui de sa belle-mère. Elle est patiente, travailleuse, énergique, d'une piété bien entendue. Je vous le dis, c'est une belle nature. Et elle me paraît tout à fait la femme qu'il vous faut.

De nouveau, le silence tomba entre eux. Silvio, du bout des doigts, caressait sa moustache brune. Son regard assombri se perdait au loin – vers le passé. Il revoyait un frais visage, des lèvres pourpres et rieuses, des yeux bleus si grands, si tendres, et toute cette masse de cheveux blonds qu'on ne savait comment coiffer, et que les petites mains d'Hélène s'amusaient souvent à défaire, dans la journée, pour que son mari pût les admirer, répandus sur ses épaules, sur les robes blanches qu'elle aimait. Il entendait son rire d'enfant, sa voix douce qui prononçait l'italien de façon si amusante. Elle disait avec un

sourire espiègle : « *Caro mio*, parle-moi la langue de ton pays, si tu veux. Mais moi, j'aime mieux me servir du français, vois-tu, c'est plus facile. »

Où étaient-elles, les heures radieuses ? Où, cette grâce, cette beauté, cette joie dont il avait vécu... pendant dix mois ? Dix mois de bonheur ! Et celle qu'ils n'attendaient pas était passée. Hélène avait clos pour jamais ses paupières aux longs cils pâles. Sur la batiste et les dentelles de sa couche mortuaire, l'or clair de ses cheveux avait été répandu par la main tremblante de l'époux. Cette main, encore, avait étendu le corps raidi sur le velours blanc du cercueil. Un dernier baiser, qui se glaçait à cette froideur de mort... Et c'était fini. En ce monde, il ne reverrait plus Hélène, la compagne, l'épouse, qu'il avait chérie avec toute l'ardeur concentrée de sa nature, avec toute la tendresse cachée sous la douceur froide dont il enveloppait ses sentiments secrets.

Donna Francesca dit à mi-voix, avec un accent de reproche affectueux :

– Silvio, Silvio, je vois à vos yeux que vous revivez toute votre douleur ! Il ne le faut pas,

mon enfant ! Regardez l'avenir, les joies qui peuvent vous être départies encore. Si le ciel vous accordait un fils, ne seriez-vous pas heureux ?

Il répondit avec calme :

– Très heureux. C'est mon plus cher désir.

– Et n'aimerez-vous pas la femme par qui vous connaîtrez ce bonheur ?

– Il est très probable, ainsi que je vous l'ai dit tout à l'heure, que je lui donnerai tout ce qu'il m'est possible, en fait d'affection. Je ne puis faire davantage. J'espère qu'elle s'en contentera. Mais je désire que donna Ginevra n'ait aucune désillusion sous ce rapport, et c'est pourquoi je vous demande de lui présenter les choses sous leur vrai jour, en allant lui adresser la demande en mariage.

– Oui, je le ferai certainement, mon enfant.

Un vieux domestique entra, apportant des rafraîchissements. La conversation changea de sujet. Donna Francesca parla des derniers livres reçus, que Silvio avait lus et sur lesquels il donna son avis avec la finesse d'appréciation, le goût

très sûr dont il était coutumier. Puis il se leva, prit congé de sa vieille parente. Celle-ci, retenant sa main entre les siennes, demanda :

– Alors, j’irai chez les Campestri, demain ?

– Oh ! demain, non ! Ce n’est pas si pressé...

Un de ces jours...

Un pli barrait son front, subitement. La comtesse le suivit des yeux, tandis qu’il traversait le salon pour atteindre la porte. Il avait une démarche ferme, élégante, une allure aristocratique, et cette façon de pencher la tête qui caractérisait les Orcella. La vieille dame songeait : « Il a tout pour rendre une femme heureuse. Et cependant... cependant, Ginevra le sera-t-elle près de lui ? C’est une terrible chose de remplacer une femme jolie, séduisante, très amoureuse, comme l’était cette petite Hélène... une femme aussi aimée surtout ! D’autre part, Silvio a de très belles qualités morales. Sa situation de fortune est magnifique, son vieux nom, un des plus honorés de notre aristocratie. La pauvre petite Ginevra, sans dot ou à peu près, n’a guère à espérer d’autre prétendant, en dépit de sa

réelle beauté. Donc, ce mariage me paraît malgré tout inespéré pour elle. Et ne peut-on raisonnablement penser qu'elle aura un jour raison du souvenir de l'autre, et que Silvio l'aimera – d'amour ? »

## II

La maison des Campestri s'élevait au fond d'une cour, fermée sur la rue par un portail dont la peinture n'avait plus de teinte définie et qui s'en allait de vieillesse, comme le reste – comme le mur croulant, comme la façade rousse zébrée de crevasses, comme l'intérieur, vaste, délabré, où la famille du chevalier Campestri cachait sa pauvreté. À force de travail, d'arrangements ingénieux, donna Maria et sa belle-fille réussissaient à sauver quelque peu les apparences. Mais il leur en coûtait de dures fatigues, des soucis quotidiens qui avaient mûri les vingt ans de Ginevra et altéré cette beauté qu'elle tenait de sa mère, la charmante Florentine dont s'était épris le jeune chevalier Campestri et qu'il avait délaissée bientôt, non pour une autre femme, mais pour les études historiques qui le passionnaient. Aujourd'hui encore, il oubliait pour elles la pénible situation pécuniaire, le



présent et l'avenir de ses trois enfants. Il était de ces doux maniaques dont l'égoïsme féroce sacrifie tout à une chimère. Car, depuis trente ans, il travaillait à un ouvrage qui devait, disait-il, lui assurer la célébrité. Mais son esprit minutieux se perdait en de si menus détails, en de si infimes recherches, que personne, autour de lui, ne voyait la fin de ce travail.

Avec cela, il ne manquait pas d'une certaine valeur intellectuelle. En outre, il était modeste, défiant de lui-même. Vingt fois, il revoyait, raturait, recopiait, aidé en cette besogne par Ginevra qui se prêtait en esprit de déférence filiale à ce qu'elle savait être un labeur inutile, car son intelligence nette, réfléchie, avait compris que don Alberto était de ceux qui n'atteignent jamais le but de leurs rêves, par suite de cette incurable infirmité de l'esprit, l'indécision.

À l'une des extrémités du logis, et ouvrant sur le jardin ses trois fenêtres, se trouvait la grande pièce dont le chevalier avait fait son cabinet de travail. Aux murs pendait une tapisserie usée, qui n'offrait plus aux regards que de vagues formes

d'arbres et d'êtres humains et les teintes rousses ou jaunâtres des tissus vieillis. Des livres s'entassaient dans les solides bibliothèques de chêne, d'autres couvraient la table de travail, massive, placée devant la fenêtre du milieu qu'un store de toile déteinte, patiemment raccommodé par Ginevra, défendait du soleil. Cecca, la fille née du second mariage de don Alberto, entra doucement dans cette pièce, un après-midi de la fin d'août. Sa silhouette frêle glissa dans l'ombre tiède où s'agitaient des rais de lumière et s'arrêta près de Ginevra qui écrivait, assise devant la table encombrée.

– Marraine est là, Ginevra.

La jeune fille leva la tête et la tourna un peu pour regarder la fillette, qui penchait vers elle son visage menu, chétif, où rêvaient des yeux couleur d'ardoise, trop pensifs.

– Ah ! elle est là ! Je vais aller lui dire bonjour...

Mais la main maigre de Cecca arrêta le mouvement commencé.

– Non, n’y va pas, Ginevra. Elle doit venir pour une affaire sérieuse, car on m’a fait comprendre que j’étais de trop. Et puis, comme papa rentrait justement à cet instant-là, donna Francesca a dit : « Ah ! don Alberto, vous arrivez bien ! J’ai besoin de vous aussi. » Alors ils sont entrés tous les trois dans le salon.

Ginevra dit seulement :

– Ah !

Un léger tressaillement parcourait son visage, un peu d’émotion troubla, pendant quelques secondes, le calme mélancolique de ses yeux, bleus, tranquilles et foncés comme l’eau d’un lac sous le ciel d’été.

Cecca, en caressant du bout des doigts les cheveux bruns aux souples crêpelles qui retombaient en deux bandeaux sur le front ambré de l’aînée, dit à mi-voix :

– C’est peut-être pour un mariage, Gina ?

Un mouvement d’épaules souleva le corsage de toile blanche qui habillait le buste amaigri de Ginevra.

– Ce serait si invraisemblable !... Ou bien quelque mariage impossible... Ne te monte pas la tête, Cecca.

– Je crois pourtant que ce doit être quelque chose comme cela. Marraine a dit qu'elle arriverait à te marier, et à te bien marier. Elle parle toujours sérieusement et je pense qu'elle avait déjà une idée, à ce moment-là.

Ginevra ne répliqua rien. Son visage, de nouveau, s'inclina vers la feuille à demi couverte de son écriture ferme et lisible. La plume, dirigée par une jolie main effilée, un peu brune, recommençait son office. Cecca, se reculant, attira à elle un lourd fauteuil de chêne et s'assit sur l'accoudoir ses jambes frêles pendantes, le buste ployé, les mains croisées sur sa jupe de toile bleue déteinte par de trop nombreux lavages. Son regard sérieux et tendre considérait le délicat profil de Ginevra, les lèvres d'un rose pâli, entrouvertes, la paupière mate au bord de laquelle palpitaient des cils bruns, soyeux, dont se voilaient si souvent les beaux yeux graves, devant les étrangers.

Cecca dit tout à coup :

Vois-tu, Gina, je pense que ce n'est pas pour rien que donna Francesca t'a fait rencontrer deux fois avec son cousin, le marquis Orcella.

Ginevra ne parut pas entendre. Son visage restait calme, comme sa main qui continuait de tracer les caractères nets et soignés sur le papier épais.

Et cependant, elle avait eu cette même pensée qui traversait l'esprit observateur et précocement réfléchi de Cecca. La comtesse Riesini, l'amie fidèle, devait avoir prémédité la réunion chez elle, à deux reprises, de la jeune fille noble et pauvre qu'elle cherchait à établir et du jeune veuf dont elle était parente. La visite d'aujourd'hui, l'entretien secret, se rapportaient-ils à ces rencontres ?

Un peu d'émotion agitait le cœur de Ginevra, à cette idée. Non que le marquis Orcella eût fait sur elle une très profonde impression. Il lui avait paru très gentilhomme, de manières élégantes et courtoises, de physique agréable et d'intelligence fine, souple, fort cultivée. Elle s'était dit, après

l'avoir vu pour la première fois : « Il est très bien. » Après la seconde entrevue, elle avait pensé : « Ce doit être une nature réservée, un peu froide. Mais il est vraiment bien. » Puis elle n'y avait plus songé, qu'incidemment. Si elle souhaitait le mariage, pour avoir un foyer où elle pût répandre la tendresse, le dévouement de sa nature aimante, elle avait trop bien discipliné son âme, dès l'adolescence, pour lui permettre des échappées romanesques ou des rêveries sentimentales. Quand elle pensait à l'époux désiré, il lui apparaissait sous les traits d'un homme jeune, sérieux, très bon, qui serait son confident et la conseillerait, qu'elle respecterait, estimerait entre tous. Tous deux s'aimeraient d'une affection tranquille, profonde. Ginevra, en ses pensées, ne donnait pas à cette affection le nom d'amour. Son cœur n'avait jamais connu de battements plus vifs que ceux de chaque jour, et l'amour restait pour elle un mot dont le sens lui demeurait caché.

La personnalité morale de cet époux futur – et problématique – lui importait seule. Du moins, dans les moments où l'idée du mariage lui venait

à l'esprit, elle ne songeait qu'à elle. Jamais elle n'avait cherché à s'imaginer sa personne physique, jamais elle ne s'était dit : « Je voudrais qu'il fût ainsi. » Et dans les rares occasions où elle avait paru en quelque salon ami, aucun des hommes qu'elle y avait vus, jeunes ou d'âge moyen, ne lui avait donné à penser : « J'aimerais que mon mari fût comme lui. »

Si donc Ginevra s'émouvait un peu à l'idée que le jeune marquis Orcella pouvait avoir jeté son dévolu sur elle, c'était surtout parce que le mariage lui apparaissait comme un changement d'existence très grave, un peu angoissant, et qu'elle redoutait d'avoir à prendre une décision qui engageait toute sa vie.

Cecca se taisait maintenant. Elle balançait avec lenteur ses longues jambes, en continuant de regarder sa sœur. Une mouche bourdonna dans la pièce, pendant un instant, et s'échappa vers le jardin brûlant de soleil, où les roses s'effeuillaient sur la terre sèche. Un peu de brise entra, en parfumant la pièce d'une senteur chaude de fleurs pâmées.

Dans le silence, le parquet craqua derrière la porte. Celle-ci s'ouvrit. Une tête de femme, brune, encore jeune, se pencha, une voix brève appela :

– Ginevra, viens.

La jeune fille redressa la tête, regarda l'arrivante qui restait sur le seuil, debout, sortant de l'obscurité du couloir sur laquelle se détachaient encore son visage mat et dur, sa silhouette forte, sans élégance, dont une robe claire, flottante, accentuait l'apparence d'embonpoint. Le regard de Ginevra rencontra les yeux qu'elle avait toujours connus indifférents et sans douceur. Aujourd'hui, une lueur inaccoutumée s'y allumait. Donna Maria répéta :

– Viens, donna Francesca veut te parler.

La jeune fille se leva. Cecca avait déjà sauté à terre et elle regardait sa mère avec cette attention profonde qui emplissait d'ombre ses yeux songeurs. Mais elle ne demanda rien. La seule vue de la physionomie de donna Maria lui avait appris qu'il s'agissait d'une chose inespérée – certainement d'un beau mariage pour Ginevra. Et



elle resta là, immobile, le coude au dossier du fauteuil, partagée entre le désir de voir sa sœur heureuse et la crainte d'être séparée d'elle bientôt.

Dans le salon sombre et frais, où l'on avait réuni les meilleurs meubles du logis, la comtesse Riesini monologuait, quand Ginevra et sa belle-mère entrèrent. Car le chevalier aimait peu à parler, et se contentait tant qu'il pouvait d'écouter avec une attention plus ou moins distraite. Aujourd'hui, cependant, il semblait intéressé. En voyant apparaître sa fille, il eut un petit rire qui écarta à peine les lèvres longues et molles, et ses yeux clignotèrent sous les verres du lorgnon qui chevauchait le nez bourbonien.

— Allons, ma chère fille, arrive vite, pour entendre l'heureuse nouvelle que nous apporte notre fidèle amie !

Ginevra vint offrir son front au baiser de donna Francesca. La vieille dame entoura de ses bras les épaules à la courbe élégante et attachait son regard sur les yeux bleus, qui interrogeaient, sans hâte.

– Oui, ma chérie, je vous apporte quelque chose d'heureux.

Elle fit asseoir la jeune fille près d'elle, sur le canapé, et, sa main tenant celle de Ginevra, elle dit aussitôt :

– Gina, si vous voulez vous marier, voici l'occasion. Mon jeune cousin, le marquis Orcella, vous a vue chez moi et, d'après tout ce que je lui ai dit de vous, il espère que vous pourrez être pour lui l'épouse sérieuse et bonne qu'il souhaite. Je viens donc aujourd'hui en ambassadrice, mon enfant. Le marquis Paolo Orcella me charge de demander votre main pour son fils.

Une légère teinte pourprée s'étendit sur les joues ambrées de Ginevra. Ses cils battirent, sa main frémit un peu dans celle de la comtesse. Elle regarda son père, sa belle-mère. Ses yeux disaient : « Qu'en pensez-vous ? »

Le chevalier plissa les lèvres, dans une sorte de sourire. Sa voix douce et lente prononça :

– C'est un très beau mariage, Ginevra ! Inespéré, tout à fait inespéré !

Donna Maria inclina sa tête brune, en un mouvement approbateur. Et elle ajouta :

– Tout est réuni chez ce prétendant : fortune, vieille et noble famille, dons physiques, belles qualités intellectuelles et morales. Tu es une heureuse créature, Ginevra.

Un peu d'amertume passa dans la voix sèche, à ces derniers mots.

La comtesse dit gravement :

– Mais oui, ce serait un très bon mariage. Il est une chose cependant que je ne dois pas vous celer, Ginevra – et don Silvio lui-même tient à ce que vous le sachiez. Il a aimé passionnément sa première femme, qui était fort jolie et séduisante ; il l'aime et la regrette toujours. S'il se remarie, c'est pour céder au désir de son père, soucieux de ne pas le voir demeurer seul après lui. Il ne faudrait donc pas lui demander, ma chère enfant, un attachement romanesque qu'il serait incapable de vous donner. Certainement, il vous aimera, car il est affectueux et bon. Mais entre vous et lui subsistera peut-être longtemps le souvenir de cette blonde Hélène qu'il épousa en France, un

peu contre le gré de son père, car elle était de souche roturière, fille d'industriels très riches, et fort honorables, d'ailleurs. Ses restes mortels reposent dans le parc de la villa Orcella, sous une chapelle où Silvio se rend chaque jour. La persistance de ce souvenir, après trois ans de veuvage, est tout à son honneur, il faut en convenir.

Ginevra murmura :

– Oh ! oui ! C'est très beau.

– Mais il y aura là un petit... ennui pour la seconde femme. Je ne doute guère cependant que vous n'arriviez assez vite à prendre dans son cœur la place qui vous sera due. En tout cas, je ne crains pas de vous assurer qu'en fait d'égards, d'attentions, de fidélité conjugale, vous n'aurez rien à désirer. Quant à don Paolo, c'est le plus excellent homme du monde et il vous traitera en fille très chère.

Donna Maria se leva pour aller entrouvrir un volet, car l'obscurité se faisait subitement dans le salon. Un nuage passait devant le soleil. Le léger reflet de jour qui traversait tout à coup la

pénombre de la pièce enveloppa le visage pensif et grave de Ginevra et celui de la comtesse, bienveillant, attendri, si fin dans le cadre des cheveux blancs et de la capote à l'ancienne mode.

Donna Maria revint s'asseoir, en faisant observer :

– Nous aurons de l'orage ce soir. Et, tout aussitôt, elle ajouta :

– Eh bien, Gina, que dis-tu de cela ?

Ginevra regarda sa belle-mère, puis donna Francesca. L'hésitation, l'anxiété, une émotion vive, assombrissaient le bleu profond de ses yeux.

– Je ne sais... Si vous pensez que je doive accepter... Donna Francesca, vous le connaissez bien, vous croyez qu'il sera un bon mari ?

– Très bon, mon enfant. Il n'y a que cette petite ombre... Évidemment, c'est une situation délicate, un peu pénible, de remplacer une femme aussi regrettée. Mais vous avez de si charmantes qualités que don Silvio s'attachera inévitablement très vite à vous.

Donna Maria dit, en chassant d'un geste impatient une mouche qui frôlait sa joue :

– Surtout si tu lui donnes le fils qu'il désire. Car ce doit être, naturellement, son plus vif souhait et le motif principal de cette détermination. Son père et lui veulent voir continuer leur vieille race. C'est très naturel.

Le chevalier hocha la tête en répétant :

– Très naturel.

Donna Maria reprit :

– Je l'ai vu chez vous, chère comtesse. Il est très bien, très grand seigneur. C'est un homme charmant. Tu n'as pas à hésiter davantage, il me semble, Ginevra ?

– Je voudrais réfléchir jusqu'à demain, ma mère.

– Réfléchir ? Est-ce si nécessaire, puisque donna Francesca te donne toutes les meilleures assurances ?

La comtesse intervint :

– Mais si, elle a raison. Il faut toujours

réfléchir et prier, quand il se présente une aussi grave perspective de changement de vie. Faites-moi donner la réponse demain. Si elle est favorable, comme je l'espère, je préviendrai aussitôt mes cousins. Silvio viendra faire sa première visite et vous emmènera tous trois chez son père, pour lui faire connaître sa future bru. Allons, au revoir, mes chers amis.

Elle se leva, embrassa Ginevra, dont la joue était chaude et palpitante. Le chevalier, sa femme et la jeune fille l'accompagnèrent jusqu'à la porte de la cour. Debout sur le seuil, ils la regardèrent monter dans sa vieille calèche, attelée de paisibles chevaux gris et conduite par un cocher vénérable. Quand l'équipage s'ébranla, ils rentrèrent. Les pieds rhumatisants du chevalier trébuchaient sur les pavés disjoints de la cour. Sa femme fit observer :

– Cela devient un casse-cou. Mais qu'y faire ? Il faut laisser la ruine agir – à moins qu'un événement nous apporte l'aide nécessaire.

Ginevra comprit l'insinuation. L'événement, ce serait son mariage avec le marquis Orcella.

Elle en voulut un peu à sa belle-mère de lui montrer ainsi qu'elle devait accepter, sous peine de nuire à sa famille. N'avait-elle pas déjà donné assez de preuves de dévouement aux siens, pour qu'on lui épargnât cet avertissement voilé qui semblait vouloir par avance peser sur sa décision ?

Dans le vestibule sombre, le chevalier s'arrêta et regarda sa fille, en clignant ses paupières molles.

– Eh bien, chère petite, voilà enfin un peu de chance qui nous arrive ! Mais je perdrai mon excellent secrétaire, de ce fait.

Sa main se leva, caressa la joue de Ginevra. Un regret se mêlait à la satisfaction très vive, sur son visage coloré d'homme sanguin.

Donna Maria riposta :

– Mais vous y gagnerez un gendre excellent, tel que vous n'auriez pu en rêver. C'est infiniment préférable.

Ginevra se glissa vers une petite porte donnant sur le jardin. Elle avait besoin d'être seule, un



moment. À l'ombre d'un figuier, elle s'assit sur un vieux banc lépreux dont les planches disjointes ployaient sous le poids du corps, si légère que fût Ginevra. Le soleil s'abaissait et traînait en longs rayons pâlis sur le jardin silencieux, mal entretenu, où des coins incultes se cachaient derrière les bosquets taillés par la main inexperte de Ricardo, le vieux serviteur à tout faire. Sur son socle verdi, un vase de marbre se dressait, noir, fendu, mélancolique vision de ruine. Des petites allées envahies par l'herbe s'enfuyaient dans le mystère d'une ombre verte, entre les taillis laissés à eux-mêmes, et qui s'émançaient avec ardeur. Un souffle d'air passa, quelques feuilles tombèrent, mortes précoces, annonciatrices du déclin de l'année.

Ginevra songeait, les mains jointes sur ses genoux. Elle revoyait la physionomie fine, aristocratique, du jeune marquis Orcella, ses yeux sérieux, intelligents, si beaux lorsqu'un peu d'animation y passait. Donna Francesca, à qui l'on pouvait se fier, répondait des qualités morales de son cousin. Ainsi, rien ne s'opposait à ce que Ginevra acceptât ce mariage. Don Silvio

lui semblait plutôt sympathique, et sa fidélité au souvenir de sa première femme apparaissait à la jeune fille comme tout à l'honneur de son prétendant. Peu d'hommes avaient cette fidélité-là. Ginevra ne serait pas jalouse de la blonde Hélène, elle ne chercherait pas à la faire oublier. Une morte n'est pas une rivale dangereuse. Elle n'empêcherait pas que don Silvio accordât peu à peu son affection à la jeune femme qui s'efforcerait d'être pour lui une compagne intelligente, dévouée, aimante, la consolatrice discrète de ces deux hommes, le père et le fils, profondément atteints dans leurs plus chères tendresses.

Un bruit de pas traînants annonça l'approche du vieux Ricardo. Il passa, les épaules courbées, serrant contre sa poitrine des légumes qu'il venait d'enlever de terre. Un rayon de soleil caressait longuement son front dégarni, s'attardait complaisamment sur les vêtements terreux. Ginevra pensa : « Comme il est vieux ! Il ne devrait plus travailler. C'est par dévouement pour nous... »

Elle ferma un instant les yeux, pour mieux réfléchir. Quand ses paupières se relevèrent, la clarté encore vive du jour prêt à décroître éblouit son regard pendant quelques secondes. Elle dit à demi-voix :

– Je ne vois pas ce qui pourrait m’empêcher d’accepter ce mariage. C’est beaucoup mieux que je n’aurais jamais pu désirer. Et ici, ils seront tous contents.

### III

Dans le salon assombri que Ginevra et sa sœur, le lendemain, avaient orné de roses, don Silvio fit sa première visite de fiancé. Aimable et courtois, il plut à ses futurs beaux-parents et à Cecca. Celle-ci dit à Ginevra, un peu plus tard, tandis que les Campestri se préparaient pour accompagner le jeune homme chez son père :

– Il est tout à fait bien. Tu seras heureuse, ma Ginevra.

L'automobile de don Silvio emmena les Campestri, en peu de temps, à la grille de la villa Orcella. Celle-ci s'élevait aux portes de la ville. Elle datait du dix-huitième siècle et avait grand air avec ses hautes portes-fenêtres aux vitres étincelantes ouvrant sur un degré de marbre rose, son étage unique décoré de guirlandes sculptées, et l'attique élégante interrompue de distance en distance par des statues dues au ciseau d'un jeune

sculpteur florentin protégé des Orcella, mort à vingt-trois ans, au début d'une carrière qui s'annonçait comme celle d'un admirable artiste.

En descendant de voiture, Ginevra jeta un long regard sur la façade d'un gris doux, moucheté, sur laquelle s'étendait la clarté brûlante de l'après-midi. Ce serait là sa demeure, son foyer. Connaîtrait-elle un peu de bonheur, entre ces murs qui avaient vu commencer et finir tant d'existences, qui avaient surpris peut-être de pénibles, de douloureux secrets ? À cette pensée, la villa d'aspect aristocratique et discrètement accueillant lui parut tout à coup mystérieuse, presque effrayante. Son regard, involontairement, chercha celui de Silvio. Il ne le rencontra pas. Déjà, le jeune homme montait le degré de marbre, en précédant ses hôtes vers le vestibule où se tenaient deux valets en livrée. L'un d'eux informa le marquis que son père attendait les visiteurs sur la terrasse. Silvio, se tournant vers Ginevra, dit à mi-voix, tout en continuant d'avancer :

– Ce pauvre père a une grande hâte de vous

connaître. Donna Francesca lui a dit tant de bien de vous qu'il a peur d'être déçu. Mais moi, je sais bien qu'il ne le sera pas.

Un sourire timide lui répondit. Ginevra pensa : « Comme c'est bon à lui de me dire cela ! » Un peu de joie se glissa en son cœur inquiet. L'effort, la froideur, perceptibles pour un observateur dans l'attention courtoise qui dictait les paroles de Silvio, avaient échappé à la jeune fille.

Sur l'autre façade de la villa s'étendait une terrasse de marbre, où l'ombre se répandait à cette heure de la journée. Les roses, la parure célèbre des jardins d'Orcella, arrivaient jusqu'à elle, lui envoyaient leurs arômes innombrables. De ce côté, elles couvraient aussi le mur de la villa. Et si loin que la vue s'étendît, on les voyait s'enrouler comme une tunique vermeille, blanche ou couleur de soufre, autour des troncs d'arbres, s'élever sur le socle de marbre des statues, s'étendre en longs cordons d'où tombaient des rameaux fleuris que la brise balançait.

Sur la terrasse, don Paolo attendait, assis dans

son fauteuil d'infirme. Depuis quatre ans, la paralysie l'immobilisait. Dans un visage fin et maigre comme celui de Silvio, rêvaient des yeux tristes, qui s'animèrent à la vue des arrivants. Après avoir effleuré le chevalier et sa femme, ils s'arrêtèrent longtemps sur Ginevra. La jeune fille n'en fut pas gênée. Ce regard était bienveillant, déjà paternel. L'accueil du marquis acheva de la rassurer. Don Paolo était discrètement courtois comme son fils, avec plus d'affabilité naturelle. Il semblait, en outre, vraiment heureux de connaître sa future bru – et sans doute, de la trouver aussi sympathique, aussi conforme à son désir secret, pour la consolation de son fils. Autour de lui, les visiteurs se groupèrent. Le chevalier parlait peu, selon sa coutume. Donna Maria, par petites phrases sèches, disait l'attachement de tous pour la comtesse Riesini, si dévouée à ses amis. Ginevra répondait aux questions de don Paolo, de cette voix pleine et musicale qui plaisait tant à l'oreille. Silvio, assis près d'elle, jetait son mot dans l'entretien. Il était calme en apparence, il contenait sa souffrance – l'atroce souffrance de ses souvenirs. Quatre ans auparavant, dans un

parc de Normandie, il se passait une scène presque semblable. Un père, une mère, regardaient avec complaisance les fiancés assis l'un près de l'autre. Deux yeux bleus, tendres et radieux, se levaient sans cesse vers Silvio et souriaient à l'adoration de son regard. Le soleil frôlait des cheveux blonds, si blonds et si légers qu'ils semblaient de merveilleux fils d'or pâle. Et Silvio avait connu la plénitude du bonheur terrestre, en ces premières heures de fiançailles.

– Tu devrais montrer les jardins à donna Ginevra, mon enfant.

Il tressaillit légèrement. Sa pensée l'avait emporté loin de la terrasse parfumée, loin de ces étrangers, de cette jeune fille sérieuse si timide qui était maintenant sa fiancée.

– Mais très volontiers, si cette petite promenade peut plaire à donna Ginevra.

La jeune fille, d'un coup d'œil, consulta sa belle-mère. Donna Maria dit aussitôt :

– Va, va, Ginevra.

Les fiancés, côte à côte, descendirent



lentement les degrés de marbre, s'engagèrent dans une allée ensoleillée, le long d'une pelouse sur laquelle les arbres voisins jetaient de grandes taches d'ombre. Silvio parlait des roses, de leur culture. Au passage, il en cueillait pour Ginevra, en lui demandant celles qu'elle préférait. Il disait : « Elles vont finir maintenant. Mais vous verrez, en juin, quelle floraison magnifique nous aurons ici. » Et il pensait en même temps : « C'est à ce moment-là que je suis venu, avec Hélène. Là, sous ce portique fleuri, je l'ai couronnée de roses, et elle riait... »

L'eau jaillissait des fontaines de marbre, à l'ombre des bosquets de myrtes et de lauriers ; elle frissonnait, glauque et lumineuse, dans les bassins, sous la clarté chaude d'un soleil ardent. La blancheur mate d'une statue surgissait dans la pénombre verte d'une allée tournante, près d'un massif de géraniums écarlates. Ginevra, émerveillée, admirait silencieusement. Elle se disait : « Vraiment, est-ce possible qu'un jour, bientôt, je sois ici chez moi ? »

En contrebas, entre des pins sveltes, dormait

un petit lac couvert de nénuphars roses. La fantaisie d'un marquis Orcella l'avait fait creuser, jadis, et entourer d'un parapet de pierre, aujourd'hui d'un gris verdâtre, parsemé de crevasses, envahi par les lichens. Ginevra s'arrêta un instant, en se penchant vers l'eau teintée de vert sombre. Sa taille souple se ployait avec élégance, son cou, fin et ambré, avait des flexions pleines de grâce. Silvio, qui la regardait machinalement, remarqua cela, et aussi les lignes charmantes du profil, la beauté de ces longs cils bruns et soyeux qui tremblaient au bord des paupières. Mais aucune joie ne tressaillit en lui. L'émotion qui l'étreignait n'était faite que de sa souffrance, et d'une irritation secrète. Il pensait : « Pourquoi celle-ci est-elle encore vivante, et si jolie, tandis que mon Hélène... » Il lui en voulait de cette beauté, qu'il découvrait tout à coup aujourd'hui. Jusqu'ici, il l'avait trouvée insignifiante, plutôt bien que mal, voilà tout. Le souvenir de la beauté blonde d'Hélène, de sa grâce rieuse, de son élégance raffinée, l'avait poursuivi en présence de la jeune fille timide et distinguée, très sérieuse, très réservée, qui

s'habillait avec tant de simplicité, sans nul souci de coquetterie, et semblait ignorer complètement l'art de faire valoir cette fort belle chevelure brune, qu'elle coiffait de façon disgracieuse. Il avait pensé alors, avec une sorte de satisfaction douloureuse : « Jamais elle ne sera comme Hélène, si délicieusement élégante. » Mais maintenant, il ne songeait plus à faire cette réflexion. Celle qui était là avait une beauté fort différente de celle d'Hélène, mais aucunement inférieure.

Elle se détourna et rencontra un regard assombri, qui l'étonna, la fit tressaillir un peu, d'inquiétude fugitive. Mais Silvio, se ressaisissant, parla de nouveau, et même avec un peu plus d'animation que tout à l'heure. Ne lui fallait-il pas s'étourdir, pour avoir la force d'aller jusqu'au bout, de jouer son rôle près de cette jeune fille qui lui était si profondément indifférente ?

Ils revinrent du côté de la villa. Maintenant, l'ardeur du soleil commençait de s'éteindre. Sa lumière adoucie ne brûlait plus les fleurs

languissantes, ni l'eau dormante des bassins. Le parfum des roses s'exhalait dans l'air tiède en se mêlant à la senteur balsamique des pins. Ginevra pensa : « Que cette heure est belle ! » Mais elle n'osa le dire tout haut.

Comme ils approchaient de la terrasse, un chien, loulou blanc superbe, s'élança d'une allée voisine en aboyant joyeusement et vint sauter sur Silvio. Celui-ci laissa échapper un geste d'irritation. Il dit en français, d'un ton impatient, en repoussant l'animal :

– À bas, Toby ! À bas ! Et va-t'en !

Ginevra s'écria :

– Oh ! laissez-le ! J'aime tant les chiens !

Elle étendit la main, caressa la tête qui se tendait vers elle. Toby la regardait avec des yeux attentifs et semblait demander : « Qui es-tu ? »

– ... Comme il est beau ! Et quel bon regard ! Vous l'appellez Toby ? Et c'est votre chien ?

Silvio répondit brièvement :

– Oui, il est à moi.

Ses traits se tendaient, sa bouche trembla un peu, sous la moustache brune. Il jeta un regard sombre sur le chien qui léchait doucement le gant de Ginevra et se remit en marche vers la terrasse, en silence.

Ginevra sut trouver des mots justes et charmants pour exprimer à son futur beau-père l'admiration que lui inspiraient les jardins d'où elle venait. Don Paolo la considérait avec une visible sympathie. Il la fit asseoir près de lui, pendant la collation servie peu après, et s'entretint plus particulièrement avec elle, tandis que son fils réussissait à rendre le chevalier presque loquace en lui parlant de ses chères études.

L'automobile ramena les Campestri à leur logis. Silvio les y accompagna. Au retour, il alla rejoindre son père sur la terrasse.

Don Paolo dit vivement :

– Ton choix est parfait, mon enfant. Cette jeune fille me plaît beaucoup.

– Eh bien, tant mieux, mon cher père !

– Et à toi, Silvio ?... à toi ?...

Silvio dit froidement :

– Elle est ce que je désirais : distinguée, suffisamment intelligente, et bonne, je le crois.

– Jolie aussi, très jolie, vraiment.

– C'est incontestable. Enfin, je suis heureux qu'elle vous soit sympathique, mon père.

– Je te le répète, elle me plaît infiniment. Je crois qu'elle sera pour toi une compagne charmante, Silvio.

Le jeune homme ne releva pas cette parole. Son regard s'attachait sur le chien couché près du fauteuil de son père. S'adressant à un domestique qui venait enlever les restes de la collation, il dit d'un ton mécontent :

– Je vous avais bien recommandé, Benuccio, de tenir Toby enfermé cet après-midi. Est-ce ainsi que vous exécutez mes ordres ?

– Mario a ouvert la porte par mégarde, Excellence, et le chien s'est échappé.

Silvio eut un mouvement d'épaules, en

murmurant : « Maladroits ! » Sur la table placée près de don Paolo, il prit un cigare, l'alluma et descendit les degrés de la terrasse. Son père le regarda s'éloigner, en songeant avec une tristesse irritée : « Il va sur sa tombe. Même aujourd'hui ! Ah ! qu'il sera difficile de la lui faire oublier ! »

Au détour d'une allée, Silvio jeta son cigare et prit un pas plus rapide. Il s'aperçut tout à coup que Toby était près de lui. Brusquement, il s'arrêta et chassa le chien d'un geste indigné.

– Va-t'en ! Tu l'as déjà oubliée, toi qu'elle aimait tant. Tu es prêt à recevoir les caresses de l'autre. Va-t'en !

Il s'enfonça dans une allée de pins. Des clartés glissaient sur les troncs sveltes, sur les pelouses où retombaient les lourdes branches des cèdres. Elles envahissaient l'espace déboisé, planté des roses les plus rares, où s'élevait la petite chapelle de marbre sous laquelle reposaient les restes de la première femme du jeune marquis Orcella.

Silvio ouvrit la porte délicatement forgée et entra d'un pas alourdi. Un cénotaphe de marbre blanc se dressait à l'intérieur. Des fleurs

l'entouraient, s'échappant d'amphores élégantes. Au fond, surmontant une console de marbre recouverte de roses, un christ d'ivoire étendait ses bras. La lumière du couchant, qui pénétrait dans la chapelle par la porte ouverte, vint éclairer son visage douloureux et se joua sur les vitraux clairs de la fenêtre tribolée, au-dessus de lui.

Silvio s'agenouilla, il appuya son front, ses bras contre le marbre du tombeau. Ainsi, il semblait effondré sur ce sépulcre. La clarté chaude venue du dehors enveloppait sa tête courbée, ses épaules frémissantes. Il murmura avec une sorte de violence :

– Ne crains rien, mon amour, elle ne prendra jamais ta place dans mon cœur ! Tu seras toujours ma seule bien-aimée, comme je te l'ai promis.

Ses lèvres se posèrent sur le marbre, et à ce contact glacé, il frissonna un peu dans la tiédeur parfumée de la chapelle où se mouraient tant de fleurs.



## IV

Don Silvio apparut désormais chaque jour chez les Campestri. Il venait faire sa cour – une cour si réservée que donna Maria, au bout de peu de temps, jugea inutile de jouer entre sa belle-fille et lui le rôle de chaperon. Ginevra, de son côté, n'éprouvait jamais aucune gêne de se trouver seule avec son fiancé, tellement la courtoisie du marquis était toujours nuancée de froideur. De cette froideur, la jeune fille ne s'étonnait ni ne s'inquiétait. L'absence de tout sentiment romanesque, chez elle, et son ignorance des choses de l'amour lui permettaient d'envisager avec sérénité l'idée que don Silvio regrettait toujours ardemment sa première femme et qu'en l'épousant, elle, Ginevra, il ne faisait qu'un mariage de raison. Tout ce qu'elle tenait comme de première importance – l'élévation des sentiments, les convictions religieuses très fermes, un caractère sérieux, une intelligence

nette et réfléchie – paraissait ne pas manquer au marquis Orcella. Et elle trouvait tout naturel qu'il n'eût encore aucune affection pour cette fiancée qui lui était absolument étrangère, si peu de temps auparavant. Elle-même ne s'était-elle pas engagée à lui sans éprouver à son égard autre chose que de la sympathie et de l'estime ? L'affection viendrait plus tard, quand ils se connaîtraient mieux. Elle ne serait même probablement pas longue à apparaître, si Ginevra en jugeait par son propre cœur. Car, jour par jour, elle sentait croître en elle un sentiment très doux, qui l'attachait plus profondément à cet étranger d'hier dont elle serait demain la compagne pour la vie.

Silvio se montrait fort généreux pour sa fiancée, et pour la famille de celle-ci. Donna Maria, peu portée par nature à la bienveillance, le déclarait un vrai gentilhomme. Le chevalier appréciait la façon dont il traitait des études historiques. Cecca lui était reconnaissante d'avoir dit un jour, en caressant sa joue pâle : « Il faudra nous l'envoyer souvent, cette fillette. L'air balsamique du parc lui fera grand bien. »

Ginevra reconnaissait chez lui du tact, de la bonté – une bonté un peu froide et secrète, non expansive comme celle de son père. Quand la jeune fille se rendait avec sa belle-mère à la villa Orcella, elle se sentait toute réchauffée par l'accueil de don Paolo, par cette chaude bienveillance qui semblait déjà de l'affection paternelle. On eût dit qu'il voulait effacer l'impression que pouvait donner la froideur de son fils. Et dans ses attentions délicates à l'égard de sa future belle-fille, on découvrait une spontanéité qui n'existait pas en celles de Silvio, toutes faites de courtoisie obligatoire.

Ainsi approchait la date du mariage. La robe d'épousée était prête, et couvrait de sa blancheur le lit d'une des chambres inoccupées. Les présents de mariage garnissaient les tables de cette même chambre, les tiroirs et le dessus de la grosse commode ventrue ; les pièces du trousseau s'alignaient sur les planches de l'armoire aux panneaux épais décorés de fleurs et de feuillages sculptés par un artiste d'autrefois. Quand Ginevra entra dans cette pièce, il lui semblait pénétrer dans un monde tout nouveau, à la fois plein

d'attrait et un peu inquiétant. Elle passait sa main sur le satin de la robe, ouvrait les écrins, palpait les dentelles, en se disant : « Est-ce que vraiment c'est moi, c'est bien moi qui vais ainsi changer de vie ? »

Mais la quiétude l'emportait toujours sur la crainte. Silvio lui inspirait une confiance qui augmentait à mesure qu'elle le connaissait mieux. En lui, elle retrouvait toutes les idées qui étaient siennes. Elle se sentait heureuse en constatant sa nature sérieuse et ne se tourmentait pas de le voir trop fermé. Puis vraiment, déjà elle s'attachait à lui, pour sa bonté, pour le charme de sa physionomie et de son intelligence – et aussi par tendre compassion féminine, pour la souffrance qui l'avait broyé, et dont il était encore accablé.

Un après-midi, il apparut chez les Campestri à une heure plus tardive que de coutume. Il s'excusa avec sa courtoisie habituelle. Une correspondance un peu chargée l'avait retenu. Donna Maria lui demanda son avis pour divers détails de la cérémonie nuptiale, qui devait avoir lieu huit jours plus tard. Il répondit avec un

visible effort pour s'abstraire d'une préoccupation qui se lisait dans son regard, distrait et assombri. Avec Ginevra, il alla s'asseoir dans le jardin, sous le figuier. Il parla du voyage qu'ils devaient faire après le mariage, et pour lequel il avait, quelque temps auparavant, demandé le goût de sa fiancée. Celle-ci aurait désiré connaître la France. Mais elle n'avait osé formuler ce souhait en songeant que ce pays rappellerait à Silvio de trop doux et trop pénibles souvenirs. Et elle avait dit : « J'aimerais voyager en Allemagne. »

Un soleil voilé répandait sa lueur indécise sur le jardin silencieux, sur les roses tardives et les dahlias pourpres et jaunes, les lourds dahlias gaufrés qui faisaient pencher leur tige, très bas. Elle éclairait légèrement le visage attentif, souriant de Ginevra, et celui de Silvio, un peu pâli aujourd'hui, avec un pli sur le front et des lèvres frémissantes, qui prononçaient les mots avec effort tandis que la pensée était loin, très loin. Ginevra s'en apercevait. Et elle songeait : « Qu'a-t-il donc ? Il est triste, préoccupé. Si j'osais, je lui demanderais... »

Mais elle n'osait pas. Jusqu'ici, don Silvio avait gardé son âme close, sans un instant d'expansion à l'égard de sa fiancée. Et celle-ci, par timidité, par discrétion aussi, ne tentait pas de forcer la porte si bien fermée, derrière laquelle palpait et souffrait peut-être le cœur de cet homme qui lui devenait cher, maintenant.

Quand Silvio fut parti, un peu plus tard, Ginevra rentra dans la salle assombrie par le crépuscule où sa belle-mère, assise près d'une fenêtre, terminait un jupon pour Cecca. Donna Maria, levant un instant la tête, demanda :

– As-tu su ce qu'avait don Silvio ? Il semblait soucieux, distrait.

– Non, je l'ignore, ma mère.

– C'est peut-être à cause de ces ennuis... Donna Celia m'a raconté ce matin que les parents de la première femme, apprenant qu'il se remariait, demandaient qu'il leur rendît le corps de leur fille. Mais il s'y refuse absolument. Il veut la conserver là, dans son domaine.

Ginevra dit à mi-voix :

– Ah !

Ses doigts, légèrement nerveux, prirent sur la table une théière et la posèrent sur un plateau. Les yeux froids de sa belle-mère s'attachaient sur elle. Donna Maria dit lentement :

– Ce n'est pas très délicat à ton égard.

– Je n'en suis pas jalouse. C'est très beau, cette fidélité qui survit à la mort.

Donna Maria prononça de sa voix sèche :

– Moi, je n'aurais pas supporté cela.

Ginevra, silencieusement, posa sur le plateau les tasses vides et emporta le tout à la cuisine. Puis elle monta dans sa chambre. La grande pièce, peu meublée, d'aspect austère comme une cellule monacale, était tout envahie par le crépuscule et par des senteurs de feuilles et de fleurs. Ginevra s'approcha d'une fenêtre ouverte. Un air lourd, humide, la frappa au visage. Une pluie d'orage était tombée tout à l'heure et les feuillages s'égouttaient encore avec un léger bruit monotone, dans l'ombre qui devenait plus profonde. La jeune fille s'appuya à l'accoudoir de

bois rongé par les intempéries. Elle se sentait triste, inquiète, tout à coup. Elle avait l'impression qu'un sentiment jusqu'alors ignoré tentait de se glisser en elle. Qu'était-ce donc ? De la jalousie ? Oh ! non, cela ne pouvait pas être ! Jalouse d'une morte ! Quelle folie ! Elle devait au contraire se trouver très heureuse que Silvio fût capable d'un attachement aussi inviolable. Et elle comprenait très bien qu'il voulût conserver les restes mortels de cette jeune femme tant aimée. Cela ne signifiait pas du tout qu'il ne pût avoir de l'affection pour une autre.

Des gouttes lourdes, chaudes, tombèrent sur les mains de la jeune fille. La pluie recommençait ; Ginevra s'écarta et ferma la fenêtre. Lentement, avec des doigts distraits, elle dégrafa sa robe blanche en pensant : « Il ne m'a jamais dit si elle lui plaisait, et si elle m'allait bien. »



## V

Le sol des jardins était tout jonché de feuilles jaunies, tombées pendant la nuit, quand Ginevra s'engagea un matin dans les allées où coulait un air vif, encore trempé de l'humidité nocturne. Elle était vêtue de sa robe d'intérieur, en lainage blanc garni de broderies arabes aux teintes vives, et serrait autour d'elle une pèlerine de laine blanche et mousseuse. La fraîcheur matinale amenait un peu de rosé sur l'ambre clair du teint, vivait la nuance trop pâle des lèvres, un peu grandes mais d'un harmonieux dessin. La veille, don Paolo lui avait dit : « Vous avez encore embelli, ma chère enfant. » Elle-même se rendait compte qu'elle avait changé depuis un mois qu'elle était unie à Silvio. Les soucis pécuniaires ne pesaient plus sur sa vie, elle était délivrée des privations matérielles et de la tracassante autorité de donna Maria. Mais, plus que tout, son affection pour Silvio la transformait, peu à peu,

physiquement et moralement.

Elle s'engageait dans les petites allées sinueuses, au sol mouillé de rosée. Les feuillages, dont beaucoup se décoloraient, bruissaient autour d'elle. Une senteur résineuse parfumait l'air. Et voici que devant Ginevra se dressait la chapelle de marbre, toute blanche sous l'or pâli du soleil d'automne. Autour d'elle, les pins dressaient dans la lumière leurs hautes cimes vert sombre. Les rosiers, dépouillés de leurs fleurs, laissaient maintenant échapper leurs feuilles jaunies. Des chrysanthèmes, énormes, vigoureux, fleurissaient avec ardeur, en pétales échevelés, roux, couleur d'or, couleur de pourpre et de neige.

Ginevra s'approcha de la chapelle, elle appuya son visage contre la grille délicatement forgée, où se dessinaient les armes des Orcella et des initiales S. H., entrelacées. Un suave parfum de roses monta aux narines de la jeune femme. Les fleurs préférées de la morte garnissaient toujours l'intérieur de la chapelle. Ginevra les voyait, blanches, roses, vermeilles, toutes fraîches dans la pénombre traversée de tremblants reflets de

lumière. Par les vitraux clairs de la charmante  
fenêtre tribolée, des clartés se glissaient, et  
caressaient la blancheur vive du tombeau.  
Ginevra distingua l'inscription, gravée  
profondément dans le marbre :

ICI REPOSE

Dans l'attente de la résurrection

Hélène-Marie DUVIVIER, marquise ORCELLA

Épouse bien-aimée

de SILVIO, marquis ORCELLA

Décédée à Paris le 10 septembre 1911

À l'âge de vingt ans

Les mains de Ginevra s'étaient jointes sur la  
grille, qu'elles étreignaient. Ses lèvres  
murmurèrent une prière : « *De profundis  
clamavi... Requiescat in pace.* » Oui, elle  
souhaitait du fond du cœur que cette jeune morte  
reposât dans la paix, dans la félicité infinie. Elle  
demandait qu'elle fût heureuse, comblée de

toutes les joies, dans le monde meilleur où elle se trouvait. Mais il fallait qu'elle laissât à la seconde femme son pauvre petit bonheur terrestre. Elle ne devait plus lui prendre l'amour de Silvio, comme elle l'avait fait jusqu'ici. Qu'en avait-elle besoin là-haut, dans le séjour divin ? Tandis qu'elle, Ginevra, souffrirait beaucoup si son mari ne devait pas l'aimer, jamais...

Le front contre la grille, elle songeait... Elle évoquait ce mois écoulé, le voyage de quinze jours, dans la Forêt-Noire, les attentions courtoises de Silvio, sa bonté, le charme de sa conversation et de ses manières... puis le retour, l'existence paisiblement organisée dans la villa d'un luxe délicat, l'affectueuse bienveillance de don Paolo... et la froideur de Silvio. Comment avait-elle pu croire, avant son mariage, que cette froideur était seulement chez lui l'effet d'une réserve excessive ? Maintenant, elle se rendait trop bien compte qu'elle était profondément indifférente à cet homme, tout occupé du souvenir d'une autre – d'une morte.

Elle s'écarta de la grille, en un mouvement

violent. Ses artères battaient tout à coup avec force sous la poussée d'une révolte soudaine. À cette ombre qui prétendait conserver son empire sur Silvio, elle le disputerait, elle l'arracherait. Car il lui appartenait maintenant, il était son mari – et elle l'aimait.

Elle dit tout bas, avec un regard de défi vers le mausolée dont la blancheur éclatait dans la pénombre :

– Je n'ai pas su, jusqu'ici... Je n'ai pas osé lui montrer ma tendresse. Mais il la connaîtra désormais. Et il faut qu'il m'aime, moi aussi. Vous n'avez pas le droit de le garder. Il est à moi, il ne doit aimer que moi.

Elle frissonna un peu dans la tiède clarté qui s'étendait sur la petite clairière fleurie de chrysanthèmes géants. Une émotion ardente l'étreignait jusqu'à la souffrance. Jamais elle ne l'avait éprouvée ainsi. Mais elle ne pouvait se dissimuler que, chaque jour, Silvio lui devenait plus cher, et qu'elle supportait plus difficilement l'idée que l'amour de son mari appartenait toujours à l'autre, la première femme.

Lentement, elle revint sur ses pas. Elle pensait, avec une pitié un peu dédaigneuse pour son ignorance passée : « Dire que je croyais, il y a un mois – un mois seulement – que tout s’arrangerait très bien, très simplement, que nous aurions l’un pour l’autre une bonne petite affection tranquille, et que le souvenir de la morte ne me gênerait pas ! Mais je ne savais pas ce que c’était qu’aimer, alors. Maintenant, je sais... J’aime Silvio, et il ne m’aime pas. »

Elle s’arrêta tout à coup près d’un petit bassin où dormait une eau verte glacée d’or par la lumière matinale. Silvio sortait d’une allée. Il arrivait sans hâte, et son regard ne s’éclaira pas à la vue de la jeune femme, dont le visage se teintait de rose.

– Je me demandais ce que vous étiez devenue, Ginevra ? Vous n’avez pas coutume de faire si tôt votre promenade.

– En effet, mais je voulais...

Elle s’interrompt. Non, elle ne lui parlerait pas de cette visite, la première, qu’elle avait voulu faire au tombeau jusqu’ici inconnu d’elle.

Jamais, jamais elle ne lui parlerait de rien qui eût trait à Hélène. Elle ignorerait celle-ci en apparence, comme si elle n'avait pas existé.

Et elle acheva :

– Je voulais voir le parc à cette heure matinale. Tout est si frais, en sortant ainsi de la nuit ! Et je me suis un peu attardée... Vous me cherchiez, Silvio ?

– Oui. Je voulais vous informer que je partais pour Pérouse. Je passerai la journée avec mon oncle et rentrerai dans la nuit.

Ginevra répéta avec surprise :

– Vous partez pour Pérouse ! Mais vous m'avez dit hier... Nous devons aller à San-Lorenzo...

– Je me suis rappelé tout à l'heure que j'avais presque promis à don Vittorio de l'aller voir aujourd'hui. Cependant, si vous tenez à cette promenade, j'attendrai à demain...

Il était impeccablement courtois, comme de coutume. Jusqu'à ce jour, Ginevra n'avait eu qu'à exprimer un désir pour le voir aussitôt accompli.

Elle dit vivement :

– Mais non, il ne faut pas décevoir don Vittorio. Nous ferons la promenade demain, voilà tout.

Et puis, tout à coup, elle se sentit un grand courage, et elle posa sur le bras de Silvio sa main un peu tremblante.

– Si vous le vouliez, j’irais bien à Pérouse avec vous.

Ses yeux d’un bleu profond s’éclairaient de tendresse timide. Dans la lumière douce du matin, son visage palpait d’émotion contenue. Elle répéta :

– J’irais bien avec vous, Silvio.

Il dit froidement :

– Ce serait un ennui pour vous. Mon oncle est original, sa maison est mal tenue...

– Oh ! pour une journée, je m’arrangerai très bien !

Il acheva, sans paraître l’avoir entendue :

– De plus, il serait gêné par votre présence, car



il a l'habitude des propos un peu libres et devrait se surveiller devant vous.

– Ah ! si c'est cela... si je dois le gêner...

La main fine quitta le bras de Silvio, retomba le long du corps. La jeune femme ajouta, avec un léger frémissement dans la voix :

– Nous irons demain à San-Lorenzo. Cela n'a pas d'importance.

Ils revinrent ensemble vers la villa. Silvio parlait d'une transformation qu'il projetait, dans la partie la plus éloignée des jardins. Il s'attachait toujours à entretenir sa femme de tous ses projets, de ses occupations habituelles, pour bien lui montrer, sans doute, qu'elle était ici chez elle, et lui donner l'illusion d'être la compagne à qui l'on se confie. Mais elle savait trop bien que ce n'était qu'un simulacre, que l'âme et le cœur de Silvio demeurerait loin d'elle, toujours unis à l'âme et au cœur d'Hélène.

## VI

Le chevalier et sa femme venaient généralement une fois par semaine à la villa Orcella. Mais les visites de Cecca étaient beaucoup plus fréquentes. Silvio, apitoyé par sa frêle santé, et remarquant sa discrétion et son précoce sérieux, lui avait dit : « Nous serons toujours heureux de vous voir. » Et la fillette profitait largement de la permission. Le jardin lui apparaissait comme le plus beau lieu du monde, et elle y errait parfois pendant tout un après-midi, seule, occupée d'on ne savait quelles pensées. Quand elle était près de Ginevra, son regard trop pensif suivait tous les jeux de physionomie de la jeune femme et devenait triste, préoccupé. Son premier enthousiasme pour Silvio semblait s'être atténué, car elle ne s'unissait plus aux louanges que son père et sa mère décernaient au jeune marquis.

Elle vint un après-midi de novembre et, voyant sa sœur occupée, s'en alla seule vers le jardin. Un peu plus tard, Ginevra la rejoignit. L'enfant était assise au bord de l'allée qui menait à la chapelle funéraire et songeait, le menton sur sa main. À la vue de sa sœur, elle se leva. Ginevra demanda :

– Que faisais-tu là ? Tu vas prendre froid.

– Oh ! non, je suis bien couverte !... Je viens de la chapelle, et je pensais...

Elle mit son bras autour du cou de sa sœur et baisa le front penché vers elle.

– ... Je ne sais pas comment elle était, « elle ». Mais toi, tu es si charmante, ma Gina !

La jeune femme dit d'une voix mal assurée :

– Elle l'était encore plus que moi, certainement... Mais rentrons, Cecca, il fait vraiment trop froid pour toi.

Elles reprirent le chemin de la villa. L'air saturé d'humidité pénétrante sentait le feuillage mort et les pas des deux sœurs enfonçaient dans la terre molle les feuilles incessamment

détachées. Devant Ginevra et Cecca s'avavançait, d'un long pas glissant, le chien que don Silvio avait offert à sa femme. Car lors de son retour de voyage, Ginevra avait eu la surprise de ne plus trouver Toby à la villa Orcella. Silvio avait répondu à ses questions : « Je l'ai vendu à un ami qui le désirait beaucoup. Mais je me ferai un plaisir de vous en offrir un autre, que vous choisirez à votre goût. » Peu après, Ginevra apprenait incidemment que Toby avait été le chien d'Hélène, qui l'aimait beaucoup, et que Silvio en avait fait son compagnon de tous les instants jusqu'à son second mariage.

S'en était-il défait par une pensée de délicatesse, pour ne pas conserver près de lui ce souvenir trop vif de sa première femme ? Ou bien n'avait-il pas voulu voir Toby s'attacher à « l'autre » comme il l'avait été à Hélène ? Ginevra avait d'abord cru à la première hypothèse. Mais, maintenant, elle se doutait bien que la seconde seule était bonne.

En gravissant les marches de la terrasse, la jeune femme dit à sa sœur :

– Va toujours au salon. J’ai un renseignement à demander à mon mari, et ensuite je te rejoindrai.

Le cabinet de Silvio occupait la dernière pièce ouvrant sur la terrasse. Par quelque temps que ce fût, l’une des portes-fenêtres en était toujours ouverte. Quand Ginevra s’en approcha, elle entendit un bruit de voix un peu hautes, qui semblaient prendre un ton de discussion. Elle s’arrêta, surprise, et se demandant qui était avec Silvio. Devait-elle entrer quand même ? Non, il valait mieux qu’elle s’informât auparavant, près des domestiques, de la personne qui se trouvait là.

Elle allait se détourner pour revenir sur ses pas, quand parvinrent à ses oreilles ces mots prononcés en français par une voix d’homme, à la fois irritée et suppliante :

– Mais enfin, comprenez donc, Silvio, que ce serait beaucoup mieux ainsi ! Vous voilà remarié, vous aimez une autre femme, et ma pauvre Hélène...

La voix de Silvio, frémissante, passionnée,

interrompt :

– J’aime, moi ?... J’aime ?... Allons donc !  
Hélène a été mon seul amour, elle restera  
toujours le seul. Et je la garde ici, je la garde, ma  
pauvre petite chérie !

Ginevra se recula. Une porte vitrée était  
ouverte, là, à côté. Machinalement, elle entra et  
s’assit au hasard. Elle se trouvait dans le fumoir  
de Silvio. Elle-même, ce matin, l’avait garni de  
fleurs. Elle savait qu’il aimait autour de lui les  
détails élégants, les petits raffinements. Pour lui,  
elle s’occupait beaucoup de sa toilette. Et en tout,  
elle cherchait à contenter ses goûts, connus ou  
devinés.

Peine perdue ! Elle venait de l’apprendre, là,  
brutalement. Déjà elle s’en doutait, cependant.  
Devant sa tendresse timidement dévoilée, Silvio  
restait froid – et même elle avait l’impression  
qu’il le devenait chaque jour davantage.

Elle tremblait d’émotion douloureuse, en  
appuyant son visage brûlant au dossier de cuir du  
fauteuil. Quelle humiliation d’entendre cela :  
« J’aime, moi ?... J’aime ?... » De quel ton il avait

protesté ainsi ! Non, elle n'était rien pour lui, rien, en dépit du lien sacré qui les unissait, et de l'intimité de chaque jour !

Qui était là, avec lui ? Sans doute le père de « l'autre ». Il venait encore essayer de fléchir la résolution de son ex-gendre, d'emporter le cercueil de sa fille. Mais Silvio voulait le garder. Il l'avait dit, et sur quel ton de décision !

Les minutes passaient, et Ginevra, tout absorbée dans sa souffrance, tressaillit en entendant le timbre grêle d'une petite pendule ancienne sonner cinq heures. Son beau-père devait l'attendre pour servir le thé... Elle se leva et s'approcha d'une glace. Son visage portait les traces de l'émotion violente qu'elle venait d'éprouver. Il fallait qu'elle restât là un moment encore, qu'elle se calmât tout à fait.

Ses mains s'appuyèrent au dossier d'un fauteuil. La glace, en face d'elle, réfléchissait l'image d'une jeune femme à la taille élevée, harmonieusement proportionnée, et qui portait avec beaucoup d'élégance sa robe de souple étoffe bleu turquoise. Le visage, les bras qui

sortaient de la manche courte n'avaient plus la maigreur de naguère. Avec une vie matérielle plus large, plus tranquille, la santé un peu éprouvée par l'anémie s'était complètement rétablie, et avec elle, la beauté en promesse s'épanouissait, admirablement, Ginevra possédait en outre un charme délicat, fait de fraîcheur d'âme, de réserve fière, de tendresse contenue et d'une distinction physique et morale fort peu commune. Son intelligence, fine et réfléchie, avait été assez cultivée pour s'intéresser à toutes les questions dont traitaient son mari et son beau-père. Ainsi, elle semblait faite pour conquérir le cœur d'un homme tel que Silvio. Et cet homme la dédaignait, cependant, il ne voulait voir en elle que la compagne acceptée par raison de famille, parce qu'il tenait à donner un héritier à son vieux nom. Mais son cœur, sa pensée, il les lui refusait.

Ginevra sortit lentement du fumoir. En longeant la terrasse, elle gagna le salon où se tenait d'ordinaire don Paolo. La comtesse Riesini venait d'arriver. En serrant la main de la jeune femme, elle demanda :



– Êtes-vous souffrante, ma chère Gina ? Vous n'avez pas si bonne mine qu'à l'ordinaire.

– Oui, je suis un peu fatiguée, en ce moment.

Don Paolo déclara, avec un affectueux regard vers sa bru :

– Ginevra se donne trop de mal pour la direction de notre maison. Il lui semble toujours que rien n'est assez bien, assez soigné.

La jeune femme eut un sourire contraint. Personne ne se doutait que si elle se dépensait ainsi, jusqu'à la fatigue, dans son intérieur, c'était pour étourdir cette souffrance secrète qui s'augmentait chaque jour, à mesure qu'elle comprenait mieux l'indifférence de son mari.

Comme elle finissait de servir le thé, Silvio entra. Il avait sur le front la barre qu'y amenait toute émotion ou contrariété un peu vive et Ginevra perçut l'effort dans l'apparent entrain de sa conversation. Il parla de son grand-oncle, don Vittorio, qui devenait bien vieux et demandait à le voir plus souvent. De fait, pendant le mois qui venait de s'écouler, il s'était rendu fréquemment

à Pérouse. Mais Ginevra n'avait plus demandé à l'y suivre.

Quand les deux époux, un peu plus tard, accompagnèrent la comtesse à sa voiture, la vieille dame, profitant d'un moment où Silvio s'écartait pour donner un ordre à un domestique, demanda à l'oreille de Ginevra :

– Eh bien, chère enfant, toujours heureuse ? Silvio est très bon, n'est-ce pas ?

– Oh ! très bon, certainement !

Et Ginevra pensait, en répondant ainsi : « On peut être bon et rendre une femme très malheureuse. »

Quand la comtesse fut montée en voiture, avec Cecca qu'elle emmenait, Ginevra et son mari rentrèrent. Dans le vestibule, Silvio dit en arrêtant d'un geste la jeune femme qui se dirigeait vers l'escalier :

– Venez un peu avec moi.

Elle le suivit jusqu'à un salon voisin. Il prit un écrin posé sur une table, l'ouvrit et montra à Ginevra un petit diadème fait de rubis et de

brillants.

– J’ai pensé que ceci ferait bien dans vos cheveux bruns et que vous le porteriez avec plaisir pour la soirée de la comtesse Porelli.

– Il est ravissant, et je vous remercie. Mais...

Elle considéra un instant le bijou étincelant sur son lit de velours sombre, puis leva les yeux, en continuant avec douceur :

– Mais vous m’avez déjà comblée, en fait de parures de toutes sortes. Je vous demanderai de ne plus m’en offrir. Ce que j’ai suffit bien largement pour me permettre de tenir mon rang auquel m’a placé mon mariage.

Le regard du marquis Orcella s’attachait au visage un peu pâli, ce soir, aux yeux graves, mélancoliques. Silvio dit d’un ton mi-sérieux, mi-ironique :

– Vous n’aimez donc pas plus que cela les bijoux ? Vraiment, vous êtes trop raisonnable, Ginevra !

En détournant son regard, qui découvrait en celui de Silvio une sorte d’irritation voilée, elle

répliqua avec la même douceur :

– Je n’y trouve pas ce qui pourrait me donner un peu de joie. Ce sont des plaisirs d’un instant, que la minute emporte.

Elle prit l’écran, le referma. De nouveau, sans chaleur, elle remercia Silvio d’avoir pensé à elle — ô ironie ! Puis elle sortit. Dans la pièce éclairée par une lampe électrique voilée de rose, le marquis Orcella resta seul. Il s’approcha d’une fenêtre, souleva le rideau de tulle et regarda machinalement au dehors, dans la nuit. Il songeait : « Elle m’aime peut-être. Et moi je ne peux pas... je ne dois pas. J’ai dit à Hélène : « À la vie, à la mort, tu seras mon seul amour. » Je tiens ma promesse, et elle ne me coûte pas. Ginevra en souffrira un peu, mais si nous avons un enfant, toute son attention se reportera sur lui et elle pensera beaucoup moins à son mari. »

Il s’écarta de la fenêtre et fit quelques pas pour sortir du salon, à son tour. Sur le tapis, un mouchoir attira son attention. Il se baissa et le ramassa. Ce petit carré de batiste orné de jours délicats appartenait à Ginevra. Il s’en échappait

un parfum très doux, très discret, le seul dont se servît la jeune femme, et que Silvio aimait sans l'avoir jamais dit. Il approcha le mouchoir de ses narines, aspira lentement. Puis, d'un geste brusque, il l'enfonça dans une de ses poches et quitta le salon.

## VII

L'hiver était commencé maintenant ; de grands tourbillons de vent s'engouffraient dans les jardins, en enlevant au passage les dernières feuilles mortes. Don Paolo, souffrant beaucoup de ses jambes infirmes, ne quittait plus son appartement. Ginevra venait passer auprès de lui de longues heures. Il témoignait à la jeune femme une affectueuse sympathie, qui était bonne à ce cœur souffrant. Très observateur, et connaissant trop bien la force du souvenir d'Hélène, chez Silvio, il devinait la tristesse que Ginevra essayait de lui cacher et s'irritait secrètement contre son fils, dont la froideur à l'égard de sa jeune femme ne passait pas inaperçue pour lui, qui les voyait chaque jour l'un près de l'autre. Et cependant, Ginevra devenait une femme délicieuse. Personne n'avait un regard plus charmeur, lorsqu'une émotion vive y passait. Où Silvio avait-il les yeux, quand au retour de sa première entrevue il

avait dit à son père : « Elle est plutôt bien, mais je la crois assez froide. » Non, elle n'était pas froide ; don Paolo la devinait même capable d'un très grand amour. Mais il comprenait que par dignité elle n'osait rien en témoigner, devant la courtoise indifférence de son mari.

Cependant, il ne disait rien. Silvio aimait profondément son père, celui-ci le savait, et se montrait un fils déférent – sauf pour ce qui avait trait à ses affaires de cœur. Don Paolo en avait eu la preuve lors de son mariage avec Hélène Duvivier. Il avait dû céder, accorder son consentement, devant cette résolution arrêtée. Et il savait, de même, qu'il serait inutile – pour ne pas dire nuisible – de l'engager à oublier l'autre pour mieux aimer sa seconde femme. Mais il ne pouvait le voir, sans irritation secrète, conserver cette attitude à l'égard de Ginevra, – l'accentuer même, depuis quelque temps. Car ne s'avisait-il pas de se rendre maintenant chaque semaine à Pérouse, chez son grand-oncle, où il passait un jour, quelquefois deux ? Don Paolo s'avouait ne rien comprendre à cette conduite, étant donné toutes les qualités physiques et morales de la

délaissée, qui l'eussent fait aimer du plus exigeant des hommes.

« Cette pauvre Hélène l'avait ensorcelé jusqu'au fond de l'âme », songeait-il souvent. « Pourra-t-il jamais secouer le joug ? Ginevra a tout pour l'y aider. Ah ! que le ciel lui accorde la grâce d'y parvenir ! »

Mais Ginevra, chaque jour, se décourageait un peu plus. Car elle sentait que son mari, au lieu de se rapprocher d'elle, s'en éloignait plutôt. Ces voyages à Pérouse, demandés par son grand-oncle, assurait-il, étaient beaucoup plus probablement un moyen de le délivrer d'une présence qui l'irritait, le gênait dans son attachement passionné à la morte. Et la jeune femme, maintenant, en arrivait à penser qu'il la détestait.

Près de l'appartement de Silvio se trouvait la chambre habitée par Hélène pendant son court séjour à la villa Orcella. Ginevra ne la connaissait pas. Seule, Sérafina, la vieille femme de charge, y entrait parfois pour l'aérer et l'épousseter. Un matin, en passant devant la porte, Ginevra la vit



ouverte. Elle s'arrêta, le regard attiré par le portrait suspendu face à l'entrée, au-dessus d'une petite commode ancienne. C'était là sans doute cette Hélène si passionnément aimée ? En bandeaux légers, les cheveux blonds tombaient sur le front bien modelé, d'un blanc délicat, comme le visage d'un bel ovale et d'un rouge vif, riait, ainsi que les yeux. Quels beaux yeux tendres et gais ! Oui, elle avait dû être une charmeuse, cette Hélène ! Et quelle coquetterie avait inspiré l'arrangement de cette toilette d'une élégance raffinée, vaporeuse, découvrant des épaules blanches et rondes, des bras fins, dont les poignets s'encerclaient de bracelets !

Ginevra restait là, immobile, contemplant l'image de cette femme qui avait pris à jamais le cœur de Silvio. Il lui semblait que dans le sourire d'Hélène, dans la gaieté de son regard, l'ironie apparaissait. Elle se disait sans doute, la rivale triomphante : « Va, cherche à te faire aimer, à me le reprendre. Je ne crains rien. Il m'appartient jusque dans la tombe. »

Sur la petite commode, dans un vase de

porcelaine ancienne, s'épanouissaient des roses. Signe tangible du souvenir que le marquis Orcella conservait à sa femme morte. Ici, sans doute, il venait rêver à elle, oublier quelques instants qu'il était uni à Ginevra Campestri.

Un parfum pénétrant, un peu capiteux, imprégnait l'air dans cette pièce que Serafina venait d'ouvrir quelques instants auparavant. Sans doute était-ce celui de la défunte, et Silvio le conservait ici pour se la rendre mieux présente.

Le pas lourd de la femme de charge fit craquer les marches de l'escalier. Ginevra s'éloigna, emportant la vision de ce visage rieur, de ces yeux bleus où se mêlaient la vivacité et la langueur. Elle songeait avec un sourd désespoir : « C'est une de ces femmes qu'on ne doit pas pouvoir oublier, en effet. »

Quelle que fût sa souffrance secrète, elle accomplissait toute sa tâche dans cette demeure avec le même dévouement tranquille qu'elle avait mis à remplir son devoir filial, chez son père. Mais maintenant, elle n'espérait plus conquérir l'amour de Silvio. Et tous ses désirs se

concentraient sur cette pensée : « Je voudrais lui donner un fils, puisque c'est désormais le seul bonheur qui puisse l'atteindre. »

Le jour où elle sut qu'elle allait devenir mère, une grande joie descendit en elle. Et quand elle annonça son espoir à Silvio, elle vit pour la première fois une clarté d'allégresse dans les yeux noirs, voilés de songe et de mélancolie.

– Vous me rendez bien heureux, Ginevra !

En parlant, il se penchait, lui prenait la main et la baisait un peu plus longuement que de coutume.

Elle dit avec douceur :

– Tant mieux, car je n'ai que ce désir. Il murmura :

– Vous êtes très bonne... infiniment bonne et charmante.

Son regard fuyait les grands yeux bleus, dont la tranquille profondeur s'éclairait maintenant du reflet de pensées plus ardentes. Ginevra se contraignit à sourire en disant avec calme :

– Non, je ne suis pas si bonne que cela. Mais

je m'efforce de le devenir. C'est dur, souvent. Notre petit enfant m'y aidera peut-être.

Elle prit à son tour la main de Silvio et, cherchant à rencontrer son regard, elle ajouta avec une émotion contenue :

– Comme nous l'aimerons, n'est-ce pas ?

Un léger frémissement courut sur le visage de Silvio. Entre les lèvres un peu tremblantes passèrent lentement ces mots :

– Oui, nous l'aimerons beaucoup.

Puis le marquis s'écarta un peu, en retirant sa main ; il parla des soins que devrait prendre Ginevra pour ne pas se fatiguer. Peu après, il s'éloigna. Ginevra resta seule dans sa chambre élégante, tout envahie par le tiède rayonnement d'un soleil d'hiver. Elle appuya son bras à l'accoudoir de son fauteuil et sa pensée retourna en arrière, vers ce temps des fiançailles où elle était si tranquille, allant sans appréhension vers l'avenir représenté par ce jeune homme sérieux et bon, qui avait donné un si bel exemple de fidélité conjugale. Elle ne s'imaginait guère alors qu'une

morte pût être une rivale sérieuse. Mais si tôt, son erreur lui était apparue ! Et maintenant, c'était fini. Elle ne serait toujours pour lui que « celle qui avait remplacé Hélène ».

Une larme glissa le long de la joue mate et tomba sur l'alliance qui entourait le doigt de la jeune femme.

## VIII

Vers la fin de l'hiver, une pneumonie emporta le chevalier Campestri. Sa veuve et sa fille restaient sans ressources. Silvio se montra extrêmement généreux en cette circonstance. Après avoir, avec sa femme, assisté avec le plus grand dévouement don Alberto à son lit de mort, il pourvut largement aux besoins de donna Maria et de Cecca et leur demanda de continuer d'habiter la maison, qu'il achetait. Ginevra put apprécier, une fois de plus, cette bonté discrète dont il avait déjà donné des preuves. Et elle savait que tout cela, – don Paolo le lui avait laissé comprendre, – il le faisait pour elle, parce qu'il n'ignorait pas combien elle aimait sa jeune sœur.

Comme, un jour, elle lui exprimait sa reconnaissance, il l'interrompit vivement :

– Oh ! je vous en prie !... Je voudrais faire plus... beaucoup plus.

Ils étaient debout dans le cabinet du défunt, où tous deux venaient de faire le classement des papiers. Ginevra, dans sa robe de deuil, était admirablement belle. La lumière du couchant l'enveloppait d'une clarté pâle, sous laquelle palpait l'épiderme ambré, à peine teinté de rose. Les paupières s'abaissaient légèrement et les cils longs battaient sur les yeux émus, où tant de vie profonde se révélait depuis quelque temps.

La jeune femme ne releva pas les paroles de Silvio. Elle n'y vit que la confirmation de ce qu'elle croyait déjà, c'est-à-dire qu'il l'entourait de soins, d'attentions, pour compenser l'amour qu'il ne pouvait lui donner. Et sa bonté pour la famille de sa femme venait encore du même secret désir de réparation.

Ottavio, le frère de Ginevra, qui occupait au ministère des Finance un modeste emploi, avait reçu récemment un avancement inespéré, grâce à la recommandation de son beau-frère. Pour Cecca, Silvio avait laissé entendre un jour qu'il ferait au moment voulu tout le nécessaire, pécuniairement, pour faciliter son mariage. Ainsi,

Ginevra se trouvait amenée à lui être profondément reconnaissante. Et son amour pour lui s'augmentait de toute l'estime que lui inspirait cette nature élevée, d'une si haute droiture. Car elle ne pouvait lui reprocher son infidélité à son égard. Lui-même avait voulu que la comtesse Riesini la prévînt qu'il n'aimerait jamais une autre femme qu'Hélène. Elle avait accepté en connaissance de cause... L'erreur ne devait être imputée qu'à elle seule, qui ne se doutait pas, à ce moment, des conséquences pouvant sortir de cet état de choses.

Un soir de mai, Silvio, en finissant la lecture de poèmes français qu'il faisait à sa femme, dans le petit salon de l'appartement de Ginevra, dit tranquillement :

– Je vais me décider, je crois, à répondre à l'invitation de mon ami Serveuil, en allant passer chez lui une quinzaine de jours.

Le long crochet d'ivoire que maniaient les doigts agiles de la jeune femme fut arrêté dans son mouvement ; des yeux surpris se levèrent sur le marquis Orcella.



– Vous voulez aller en France ?

– Oui, j'aime mieux faire ce voyage maintenant que plus tard. Votre santé est bonne en ce moment, celle de mon père traverse une meilleure phase. D'autre part, Serveuil m'a déjà invité à plusieurs reprises et j'ai toujours répondu par un refus. Cette fois il prend pour prétexte la première communion de son fils, dont je suis le parrain. Il est difficile de refuser, n'est-ce pas ?

– Un peu difficile, en effet.

Les doigts effilés s'agitaient autour du crochet, le regard mélancolique se baissa sur l'ouvrage de laine blanche, qui commençait à prendre la forme d'une petite brassière. Ginevra pensa : « Il sera délivré de ma présence, et il va retrouver là-bas tous ses chers souvenirs. »

Quelques minutes de silence passèrent. La main nerveuse de Silvio feuilletait machinalement le volume qu'elle avait refermé tout à l'heure. Ginevra recommençait de manier son crochet, lentement, comme si une fatigue s'était abattue sur elle, tout à coup.

Puis Silvio dit avec douceur, en hésitant un peu :

– Cependant, si ce voyage vous déplaisait en ce moment, je suis tout prêt à le remettre à une autre date. Il faut me le dire franchement, Ginevra.

Elle répondit, sans interrompre son travail :

– Mais non, mon ami, ne changez rien à vos projets. Certes, votre absence me semblera toujours longue ; mais vous avez raison, il vaut mieux que vous la fassiez maintenant, de toutes façons.

– Eh bien, je m'arrangerai pour partir dans trois jours.

Elle allait dire : « Si tôt ! » Mais elle retint ces mots. Elle voulait s'habituer à son indifférence et essayer de l'imiter. Après tout, il devait être possible de vivre ensemble sans amour. Il suffisait d'avoir l'un pour l'autre beaucoup d'estime, de la sympathie, même un peu d'affection, que fortifierait l'habitude. Ils pourraient avec cela se trouver très heureux, en

comparaison de tant d'autres ménages où l'amour avait si vite fait place à la désunion, et quelquefois à la haine.

En dépit de ce raisonnement, Ginevra ne dormit pas, la nuit qui précéda le départ de Silvio. Quand il prit congé d'elle, dans la matinée, il remarqua aussitôt sa mine fatiguée, l'éclat fiévreux de son regard.

– Qu'avez vous ? Êtes-vous souffrante ?

Il attachait sur la jeune femme un regard où se discernait une inquiétude qui cherchait à se contenir. Elle essaya de sourire en répondant :

– Mais non, une mauvaise nuit seulement. Demain, après quelques heures de bon sommeil, il n'y paraîtra plus.

– Soignez-vous bien, surtout ! Dites-moi dans vos lettres comment vous vous trouvez...

Son bras entoura les épaules de Ginevra, ses lèvres effleurèrent le front penché, puis s'y appuyèrent, plus longuement que jamais encore elles ne l'avaient fait.

– ... Et si, pour une raison ou pour une autre,

vous désirez que je revienne plus tôt, ne craignez pas de me le dire.

Elle frissonna entre ses bras. Son visage était glacé. Mais elle tenait ses paupières baissées, pour qu'il ne vît pas la supplication de son regard, le grand amour douloureux qui devait s'y refléter.

La voix de Silvio ajouta, plus bas, avec une hésitation marquée :

– Si vous aimez mieux que je ne parte pas...

En même temps, ses lèvres s'éloignaient du front de la jeune femme, et son bras retomba. Ginevra dit d'un ton assourdi :

– Mais si, partez. Cela vous distraira, vous fera du bien. Mais ne tardez pas trop à revenir.

Ses paupières se levaient. Elle rencontra le regard de Silvio, où semblait demeurer le reflet d'une grande lueur ardente, maintenant presque éteinte, ou voilée par l'habituelle froideur. Car sa voix avait repris le ton accoutumé quand il dit en serrant une dernière fois la main de Ginevra, avant de monter en automobile :

– Quinze jours, au maximum. Et je vous donnerai souvent de mes nouvelles.

Ginevra regarda s'éloigner la voiture. Toute l'amertume de sa souffrance lui remonta au cœur, en cette minute. Elle avait l'impression qu'il la fuyait. Ainsi, elle lui était odieuse à ce point ? Cette courtoise amabilité de gentilhomme, cet empressement à satisfaire ses désirs avant qu'ils fussent exprimés n'étaient bien qu'un masque, chez cet homme tout épris d'une autre – un masque qu'il voulait enlever, de temps à autre, loin de celle qui avait remplacé son Hélène bien-aimée.

À pas lents, Ginevra remonta vers son appartement. Elle s'assit dans son petit salon, en jetant un coup d'œil mélancolique sur le fauteuil où chaque soir, depuis quelque temps, Silvio s'asseyait pour lui faire la lecture. En apparence, ils présentaient l'image de l'union conjugale la plus complète. Personne ne voyait celle qui était entre eux, qui volait à Ginevra l'amour de Silvio. Qui eût pensé vraiment, que cette morte pût être une rivale dangereuse pour la belle jeune femme

que tous les hommes enviaient au marquis Orcella ?

Cela était, cependant. Ginevra savait que son mari continuait de se rendre chaque matin à la chapelle, où lui-même disposait les roses que le jardinier avait ordre de déposer au dehors. Elle savait que le portrait d'Hélène était toujours là, avec son offrande de fleurs, dans la chambre close où Silvio conservait son parfum préféré et sans doute tous les souvenirs de sa première femme. Elle était certaine aussi qu'il allait revivre en France son court bonheur, se repaître de la joie terrible des réminiscences, dans les lieux où ils avaient vécu ensemble, où ils s'étaient aimés. Et cette pensée déchirait le cœur de Ginevra.

Elle déjeuna seule avec son beau-père. Don Paolo semblait fort mécontent du départ de son fils, dont, comme Ginevra, il craignait de deviner la véritable raison. Il se montra plus que jamais paternellement bon à l'égard de la jeune femme et essaya de la distraire, mais vainement. Après le repas, il prit son bras et tous deux passèrent sur la terrasse. Ginevra approcha du fauteuil de son

beau-père la petite table où se trouvait son service de fumeur et s'assit près de lui. Don Paolo, tout en allumant un cigare, suivait des yeux le mouvement alangui des jolies mains aristocratiques, qui cherchaient un ouvrage dans une corbeille. Il dit avec douceur :

– Ma chère enfant, vous semblez vraiment fatiguée aujourd'hui. À mon avis, vous devriez vous reposer sur votre chaise longue.

– Oh ! c'est inutile ! Je suis très bien ici et une bonne nuit me remettra tout à fait.

Tout en parlant elle sortait de la corbeille une broderie sur tulle et l'étendait sur ses genoux.

– Oui, à la condition que ce soit vraiment une bonne nuit. Mais je crains que vous vous tourmentiez beaucoup...

Il se pencha et prit la main de la jeune femme en attachant sur le visage pâli son regard pénétrant, tout attendri par une affectueuse compassion.

– Je ne vous ai jamais parlé de cela, Ginevra... Il est toujours délicat de se mettre en tiers dans un

jeune ménage, et puis je pensais que vous auriez vite fait de lui enlever le souvenir de l'autre. Mais je me doute que vous souffrez... qu'il vous fait souffrir, sans le savoir, oh ! bien certainement ! Mais cette Hélène... il ne l'oublie pas, et vous le sentez, n'est-ce pas ?

Les lèvres de Ginevra tremblèrent en répondant :

– Oui, je le sens. Et je souffre, vous le dites bien... je souffre tant !

Elle ferma un instant les paupières, mais don Paolo avait eu le temps de voir passer dans son regard l'expression d'une douleur ardente et résignée.

– Pauvre petite ! Pauvre petite !

Ses doigts pressaient la main qui était froide, en dépit de la tiédeur de l'air. Ginevra murmura :

– Vous êtes très bon. Votre affection m'aide beaucoup, je vous assure, à supporter cette épreuve.

– Une épreuve qui ne durera pas toujours, Ginevra ! Vous verrez qu'un jour, Silvio sera tout



à vous.

Elle secoua la tête.

– Non, je ne l’espère plus. Il m’en veut d’être celle qui remplace son Hélène, il supporte ma présence avec une impatience secrète qu’il ne m’a jamais montrée, mais que je devine trop bien...

– Ginevra, vous exagérez.

– Non pas. Et je suis certaine que c’est là aussi votre idée.

Il nia faiblement. Au fond, il craignait qu’elle eût raison. L’attitude de son fils le déroutait. Si tendrement que lui-même eût aimé sa femme, il ne comprenait pas que Silvio restât insensible au charme rare de Ginevra et qu’il ne pût concilier le souvenir ému gardé à sa première épouse avec l’amour pour la seconde.

Je ne sais vraiment à quoi il pense, Ginevra ! Cette morte le tient encore, c’est vrai. Ils se sont beaucoup aimés, et mon pauvre enfant a souffert atrocement quand cette petite Hélène lui fut enlevée. Elle avait une nature séduisante, très

gaie, tendre, un peu coquette. J'ai toujours pensé qu'elle n'avait pas de qualités bien profondes et que Silvio, après les premières années d'enivrement, aurait eu quelques désillusions. Mais il n'a connu d'elle que son charme, que son amour. Et sans doute, après qu'elle eut disparu, l'a-t-il auréolée encore de toutes les vertus, de toutes les beautés idéales, ainsi que nous en avons coutume, parfois, à l'égard de nos morts. Hélène était son premier amour. Et mon fils est de ceux qui se donnent difficilement, mais jamais à demi.

Les doigts de Ginevra frôlaient machinalement le tulle qui glissait sur le lainage noir de sa robe. La tête brune se penchait, comme accablée. Don Paolo reprit, après un court silence :

– Ce mariage m'avait déplu ; je n'accordai mon consentement qu'à contrecœur. M<sup>me</sup> Duvivier n'appartenait pas à notre monde. Je dois reconnaître qu'elle était bien élevée, quoique toutefois d'allures un peu émancipées. Il est vrai que je suis d'un autre temps... Comme elle semblait fort éprise de Silvio, il aurait peut-être

changé ce charmant oiseau rieur, cette élégante petite mondaine en une femme sérieuse, simple et pieuse, telle que le fut ma chère Bianca... Oui, peut-être...

Il eut un jeu de physionomie qui signifiait clairement : « Mais je n’y comptais guère. »

Le regard de Ginevra suivait machinalement les ébats d’un couple de merles, dans la lumière ombrée d’une allée. La jeune femme se taisait, en écoutant la voix émue qui lui parlait de « l’autre », qui la montrait si banale, en somme : une jolie femme, mondaine, coquette, gentiment tendre, sans doute, et que l’amour de Silvio avait parée de qualités idéales qu’elle ne possédait pas.

Ginevra songea tout haut :

– Elle était très charmeuse, on le voit dans son portrait. Sa beauté devait être remarquable...

– Pas plus que la vôtre. Mais elle était toute différente.

Don Paolo ajouta, en posant ses doigts sur la main de sa belle-fille :

– Elle n’avait pas ce signe de race, par

exemple, ces attaches délicates qui attestent votre origine patricienne.

Ginevra eut un léger mouvement d'épaules, en murmurant avec un sourire mélancolique :

– Silvio n'a probablement pas même remarqué cela.

– Détrompez-vous. Il m'a dit un jour : « Ginevra a des mains admirables. » Croyez-moi, mon enfant, il vous rendra justice, il comprendra combien vous êtes infiniment supérieure à cette pauvre Hélène, non pas seulement au point de vue physique, mais surtout pour l'élévation morale, pour l'intelligence, pour tout.

De nouveau, elle secoua la tête.

– Non, je ne le crois pas. Je sens que je lui suis à charge. Pendant quinze jours, il va se trouver plus à l'aise. Il pourra revoir tous ces lieux où ils ont passé ensemble, s'enivrer de tous ces souvenirs, oublier pendant quelques instants qu'il s'est uni à moi. Puis il reviendra, l'esprit et le cœur plus remplis que jamais de « son » image. Et il faudra que je voie encore ses yeux se

détourner de moi, comme ils le faisaient si souvent depuis quelque temps. Il faudra que je supporte ses visites quotidiennes à cette tombe, où il va sans soute « lui » crier les mots d'amour qu'il ne m'a jamais dits, à moi, sa femme vivante...

Elle parlait à mi-voix, d'un ton de douleur profonde, passionnée. La souffrance cachée se montrait enfin, s'échappait, irrésistiblement, en cette minute d'expansion. Le bleu foncé de ses yeux s'éclairait d'une lueur ardente qui frappa don Paolo, qui lui fit penser aussitôt : « Mais elle aime passionnément son mari, cette pauvre enfant ! Elle l'aime bien plus que je ne le croyais ! »

Ginevra continuait de la même voix basse qui se brisait un peu :

– Je comprends les souffrances d'une épouse trahie. J'en éprouve quelque chose. Moi, on me délaisse pour une morte. Mais je n'ai rien à dire : j'ai été prévenue, loyalement. Aussi ne puis-je lui adresser aucun reproche. C'était à moi de refuser. J'ai accepté en connaissance de cause, et lui, a

rempli tous les engagements qu'il avait pris.

Elle se tut, en croisant ses mains sur le tulle qu'elles venaient de froisser nerveusement. Ses yeux tristes et résignés regardaient droit devant eux, dans la lumière chaude où s'agitait l'ombre des feuillages. Une brise toute parfumée de la senteur des roses passait sur la terrasse, effleurait le crâne dégarni de don Paolo, les cheveux bruns de Ginevra. La jeune femme décroisa ses mains et les joignit en disant tout bas :

– Mais je ne pensais pas alors qu'une morte pût être si terrible.

## IX

La famille de Serveuil passait les mois d'été au château de Brelles, dans l'Aisne. C'était là, pendant un séjour qu'il y faisait, que le marquis Orcella avait connu celle que devait devenir sa femme. M. Duvivier avait aux environs son château et ses fabriques : sa femme et ses filles étaient invitées aux réunions mondaines ou sportives données par les Serveuil. Dès la première fois qu'il eut vu Hélène, Silvio s'en éprit ardemment. Trois semaines plus tard, il partait pour son pays, emportait de haute lutte le consentement de son père et revenait demander la main de M<sup>lle</sup> Duvivier.

Ainsi, en acceptant l'invitation de son ami, il se retrempait dans toute l'ardeur de ses souvenirs. Et c'était bien ce qu'il cherchait. Il revit ce salon, élégant et clair, où lui était apparue Hélène, le jardin, les allées du parc où ils s'étaient promenés

ensemble, le tennis où elle déployait sa jeune vigueur, la petite rivière où tous deux avaient canoté si souvent. Assis sur la berge, il tendait l'oreille comme s'il espérait entendre l'éclat de rire léger qu'il aimait tant. Il alla rôder autour de Monplaisir, la demeure des Duvivier, sans oser y entrer, car les relations étaient rompues entre eux et lui depuis le refus très catégorique opposé à leur demande. Au milieu de l'impeccable verdure des pelouses artistement fleuries, le château dressait ses murs blancs percés de larges fenêtres, souvent ouvertes, ce qui permettait d'apercevoir le luxe de bon ton de l'intérieur. M<sup>me</sup> Duvivier était une femme élégante, de goût très sûr, et une parfaite maîtresse de maison. Elle avait fort bien élevé ses filles, sous ce rapport. Mais Silvio avait eu parfois – oh ! bien rarement – l'impression qu'il manquait à Hélène quelque chose – peut-être la persuasion que le plaisir, le luxe, l'amour, ne sont pas le tout de la vie.

Ne pouvant entrer, il longeait les grilles de la propriété, le soir, à l'heure du crépuscule. Son regard plongeait dans la profondeur obscure des allées. Il « la » revoyait alors, si blonde,



s'appuyant à son bras, etriant... Oh ! comme elle savait rire ! Ginevra n'avait pas cette séduction. Certes, son sourire était charmant... et même Silvio s'avouait sincèrement qu'il n'en avait jamais connu de plus attirant. Mais ce n'était pas le rire d'Hélène... Non, ce n'était pas cela du tout.

Il continuait de longer la grille, et il arrivait devant le logis. Le front appuyé aux barreaux, il regardait. À cette heure, les fenêtres s'éclairaient. Il voyait les deux salons, qui se faisaient suite, avec la salle de billard au bout. Des ombres passaient. Des rires s'élevaient. Au piano, quelqu'un jouait une gavotte de Rameau. Tout était comme autrefois. Dans le second salon, Silvio entrevoyait, par l'ouverture de la fenêtre, le petit canapé de coin où Hélène et lui aimaient à s'asseoir. Quelles heures merveilleuses lui rappelait ce joli meuble Louis XV ! C'était là qu'un soir elle avait dit à son fiancé : « Vous savez, cher Silvio, je vous permets de m'embrasser. » Comme il se souvenait de la douceur de ce premier baiser ! Ah ! les belles heures d'amour, les belles heures où il frissonnait de joie en écoutant rire Hélène, qu'elles étaient

loin aujourd'hui !

Il meurtrissait son front à la grille que ses doigts serraient nerveusement. Avec une âpre jouissance, il se remémorait tout son bonheur, et la grâce séduisante d'Hélène, et leur tendresse réciproque que rien n'était venu altérer, pendant ces dix mois. Non, rien, pas même quelques petites désillusions dont Silvio avait souffert. Qu'était-ce que cela ? Il aurait peu à peu amené la jeune femme qui l'aimait à une conception plus sérieuse de la vie. Et vraiment, en cette courte union, Hélène l'avait rendu aussi heureux qu'on peut l'être sur terre.

Après une dizaine de jours passés chez les Serveuil, le marquis Orcella partit pour Paris. Il avait conservé, à Passy, le petit hôtel où il s'était installé après son mariage. Tout y était resté tel qu'au moment où la mort, en vingt-quatre heures, avait emporté Hélène. Chaque année, Silvio venait y faire son pèlerinage douloureux. Cette fois il eut, en y pénétrant, une impression nouvelle qui se mêla à son émotion poignante et la domina presque : c'était le sentiment de

commettre une faute, presque une trahison, à l'égard d'un être cher. Mais il ne voulut pas s'y arrêter. Lentement, le cœur serré par la douleur du souvenir, il revit les jolies pièces coquettes, où « elle » avait vécu. Dans le petit salon bleu et gris, sur une table, demeurait le volume qu'elle lisait quand elle avait dit, un soir : « Je ne me sens pas très bien. Je crois qu'il vaut mieux me coucher. » Et elle n'était plus redescendue... Silvio s'approcha, prit le livre dont la couverture jaune avait pâli. Une liseuse de vermeil ciselé marquait la page où s'était arrêtée la jeune femme. Silvio eut un léger mouvement nerveux et reposa le volume sur la table. Ce roman, morbide et malsain, avait été cause d'une discussion entre Hélène et lui, précisément le matin de ce jour où devait commencer sa foudroyante maladie. Il avait voulu l'empêcher de le lire. Mais elle s'était obstinée, en déclarant : « Toutes mes amies le connaissent. Il n'y aurait que moi... Ce serait trop sot. Et puis, tu es d'une sévérité excessive, Silvio. C'est très ennuyeux. Ne t'occupe plus de mes lectures, je t'en prie. »

Il avait alors parlé un peu sèchement. Hélène

s'était froissée, il y avait eu quelque froideur entre eux, toute la journée...

Comme il s'était reproché amèrement cette scène, ensuite ! Dans la violence de sa douleur, il s'était accusé d'injustice, de dureté, il avait crié à la morte : « Pardon ! pardon de t'avoir fait pleurer ! » Et ce regret l'avait poursuivi, chaque fois qu'il pensait à ce dernier jour – le dernier de leur bonheur, où il avait fait souffrir Hélène.

Mais aujourd'hui, d'autres réflexions lui venaient devant ce volume qui se fanait doucement, dans la pénombre du salon clos. Il pensait : « Pauvre chérie, elle n'était pas très sérieuse. J'aurais eu besoin de la diriger, bien doucement. Mais elle m'aimait tant que j'y serais sans doute parvenu. »

Il fit quelques pas en avant, puis se détourna, regarda le volume. Le titre, le nom de l'auteur se détachaient en caractères très nets, sur le papier pâli. Qu'était-ce donc, au juste, ce roman ? Il ne se souvenait plus bien.

Il se rapprocha de la table, reprit le livre. Il lut une page, puis une autre, au hasard. Maintenant,

tout le reste lui revenait à la mémoire. Cette élucubration d'un esprit malade et dévergondé avait eu son heure de célébrité, quatre ans auparavant. Aujourd'hui, on n'en parlait plus. Mais elle avait fait certainement beaucoup de mal. Et c'était cela qu'Hélène lisait, qu'elle tenait tant à lire...

Il restait là, immobile, le livre entre les doigts. Il songeait : « Mieux vaudrait que je ne le laisse pas ici. Ma pauvre petite Hélène... On la jugerait peut-être sur cela, si jamais un jour quelqu'un le voyait, et ce serait faux. Elle était profondément honnête, mais comme beaucoup de jeunes femmes, elle jouait un peu avec le feu. »

Il s'approcha de la cheminée, leva le tablier. Une hésitation l'arrêta encore. Ce livre était le dernier qu'« elle » eût tenu entre ses mains. Il lui était pénible de s'en séparer.

Le volume s'était ouvert de lui-même, à la page marquée par la liseuse de vermeil. Les yeux de Silvio tombèrent sur quelques lignes dont la perversité troublante fit monter un peu de rougeur à ses joues, car il pensait aussitôt : « Elle a lu

cela. Elle ne m'a pas écouté, quand je lui défendais de continuer, en lui assurant que cette lecture était dangereuse, coupable, indigne d'une femme honnête. »

Il se pencha, déchira les feuillets, les froissa dans l'âtre et y mit le feu. Les flammes s'élevèrent autour du papier, qui s'affaissait avec un léger bruit. Le regard de Silvio s'attachait à elles, machinalement. Sa pensée n'était plus ici. Elle s'en allait vers un salon aux boiseries claires et sculptées, aux meubles anciens, où une jeune brune lisait les œuvres des maîtres de la pensée, les œuvres où s'exaltaient les nobles sentiments qui étaient les siens, qu'elle mettait en pratique dans sa vie de chaque jour.

Silvio se redressa, en un brusque mouvement d'irritation. Comment pouvait-il penser à Ginevra dans cette demeure consacrée au culte du souvenir d'Hélène ? Et quelle habitude intolérable il avait prise, dès le début de sa seconde union, de comparer ces deux femmes si dissemblables ? Chacune d'elles avait ses qualités et ses défauts. S'il préférait Hélène à Ginevra, il

ne s'ensuivait pas qu'il ne reconnût sur certains points la supériorité de celle-ci. Moralement et intellectuellement, surtout. Ginevra avait une âme très belle, elle était certainement capable de toutes les vertus, de tous les dévouements. Il avait pour elle la plus grande estime, il l'admirait beaucoup – et très probablement il l'eût aimée, profondément aimée, si jamais Hélène n'était entrée dans sa vie.

D'un pas lent, que l'émotion alourdisait, il montait maintenant l'escalier couvert d'un tapis épais. Sous sa main tremblante, une porte s'ouvrit. Il était dans la chambre d'Hélène. Le parfum habituel de la jeune femme traînait dans l'air renfermé. La robe d'intérieur en molle soie blanche, qu'elle portait la veille de sa mort, se trouvait jetée sur un fauteuil. Déjà, elle était un peu jaunie, comme les petits souliers de peau de daim posés sur le tapis. La teinte rosée des tentures pâlisait dans la pénombre. Sur le lit aux ciselures superbes, la broderie de la courtepointe se fanait. Mais les volets clos maintenaient la pièce dans une demi-obscurité favorable à toutes ces pauvres choses qui se flétrissaient lentement, dans

l'ombre silencieuse.

Silvio entra à pas feutrés, comme en un sanctuaire. Il s'arrêta près du lit. Alors, avec une netteté terrible, il la revit là, mourante, morte. Ces beaux yeux qui demandaient la vie... et puis ces paupières closes, froides, sur lesquelles se glaçaient les baisers ! Comme tout lui était présent ! L'instant terrible où le médecin avait dit : « Elle est perdue », les derniers sacrements, qui avaient répandu sur la fin de cette jeune vie frivole une grandeur surnaturelle, l'agonie, douce, sans effroi, les mains qui se glaçaient dans celles de l'époux, et ce soupir léger, que Silvio seul avait entendu... Et tout, tout ce qui avait suivi !

Il se laissa glisser à genoux contre le lit. Ses mains s'étendirent sur la courtepointe brodée, froissèrent le satin rose, comme autrefois, en un geste de folle douleur, elles avaient froissé le drap sous lequel reposait la jeune morte. Mais n'était-elle pas là encore ? Oui, il voyait son visage si blanc, immobile, entre la masse blonde de ses cheveux étendus sur l'oreiller. Ses mains



étaient jointes, soutenant le crucifix. Et des fleurs partout... des fleurs qui répandaient dans cette pièce un parfum trop fort, que Silvio croyait respirer encore, qui lui alourdissait le cerveau.

Il appuya son front contre le satin rose. La poignante douleur de cette évocation le terrassait un instant. Il revivait toutes ces heures atroces, sa révolte, son désespoir, les jours, les nuits qui avaient suivi la mort d'Hélène. Il s'étonnait d'avoir survécu à tant de souffrance. Machinalement, il avait repris son existence de garçon, près de son père. Il ne savait plus ce qu'il avait pensé, alors, ce qu'il avait fait. Cette période de sa vie restait dans le vague. Il avait seulement l'impression d'avoir passé des mois dans la nuit, dans le froid. Et puis la sensation d'exister lui était revenue. Il avait pris conscience de sa souffrance et il en avait fait la compagne de sa vie. Car il savait bien que jamais plus il ne serait heureux – jamais plus un seul jour ! D'ailleurs, il ne le voulait pas, il ne le pouvait pas. Hélène avait emporté son amour dans sa tombe.

Il murmura passionnément :

– Oui, ma chérie, je suis toujours à toi, à toi seule ! Je n'aimerai jamais une autre femme. Tu vois, je reviens, je quitte pour toi celle qui est là-bas, qui a pris ta place, mais que je n'aime pas, Hélène, que je n'aimerai jamais ! Je te reste fidèle, mon amour, même dans la mort, comme je te l'ai promis.

Il se leva lentement et sortit de la pièce. Son valet de chambre, qui montait, lui présenta un plateau sur lequel se trouvait sa correspondance. Il prit lettres et journaux et entra dans sa chambre. Sur une enveloppe se détachait l'écriture large de son père. Il la prit et la décacheta rapidement, en s'approchant de la fenêtre, car le jour baissait.

« J'espère que tu vas nous revenir bientôt, mon cher enfant », écrivait don Paolo. « Ginevra vient d'être très souffrante. Le docteur Pinelli ne témoigne d'aucune inquiétude, je dois m'empresser de te le dire, et notre chère Gina va beaucoup mieux aujourd'hui. Mais enfin, j'aimerais te voir ici, maintenant que l'événement

se rapproche. Ginevra est nerveuse, un peu préoccupée, et j'attribue cela à ton absence. Elle t'aime profondément, je le devine. Peut-être ne sait-elle pas, ou n'ose-t-elle pas te le montrer assez. C'est une charmante nature discrète et fière, mais très tendre, je le crois, pour qui saurait pénétrer sa réserve. Je bénis Dieu chaque jour, mon enfant bien-aimé, de t'avoir donné une telle épouse ! »

Silvio parcourut d'un regard machinal la fin de la lettre de son père, où don Paolo traitait de sujets divers. Puis il revint aux premières pages, les lut encore. Un pli se formait sur son front. Il alla vers un petit secrétaire ancien, l'ouvrit et prit quelques feuillets d'un papier couleur d'ivoire, couverts d'une élégante écriture féminine. Puis il tourna un commutateur et s'assit devant la tablette abaissée du secrétaire, maintenant éclairée par la lueur douce de l'électricité voilée.

L'une après l'autre, il relut ces lettres, où Ginevra lui donnait des nouvelles de son père, d'elle-même. Une tendresse discrète s'en dégagait, comme un parfum léger qui n'ose trop

se révéler. Silvio referma les feuillets, d'une main lente, il les remit dans un tiroir, avec la lettre de don Paolo. Puis il s'accouda à la tablette. Un pli traversait son front ; il serrait les lèvres, nerveusement. Qu'allait donc imaginer son père ? Certes, il savait que Ginevra l'aimait : affection paisible et raisonnable, qui s'arrangeait évidemment très bien de trouver en lui un sentiment presque semblable. Cette tranquille Ginevra, si pieuse, très dépourvue d'esprit romanesque, se souciait certainement fort peu de l'amour. Et c'était très heureux, en l'occurrence, puisque Silvio ne pouvait lui en donner et qu'il aimait mieux qu'elle n'en eût pas pour lui.

Il est vrai que, parfois, il avait cru en saisir le reflet dans son regard, à certains jours. Mais il s'était trompé. Non, vraiment, de ce côté, il ne craignait rien.

Puis il voulut revenir à la pensée d'Hélène, la seule qu'il dût avoir ici, dans cette demeure où ils avaient vécu leur bonheur et où il avait souffert son martyre. Il l'évoqua dans ces pièces meublées pour elle, pour sa beauté blonde et coquette. Elle

aimait à y recevoir ses amies, beaucoup d'amies. Elle aimait le monde, l'élégance, le mouvement. Silvio le lui reprochait parfois, avec douceur. Elle riait en répondant : « Taisez-vous, Caton ! C'est ma joie, cela. » Et il acceptait tout avec indulgence. Elle le charmait, l'aveuglait. Il se laissait conduire par cette jolie sirène, il allait dans le monde, lui qui le détestait, il permettait qu'elle réalisât les fantaisies les plus coûteuses. Quand il essayait une observation, elle lui mettait gentiment devant la bouche sa petite main toujours garnie de bagues merveilleuses... Une jolie main, très blanche, un peu forte cependant. Elle n'avait pas la finesse aristocratique, la forme parfaite de celles de Ginevra, Il prenait vraiment plaisir à les regarder, ces belles mains de patricienne, sobrement ornées de bijoux. Avec cela, elles étaient des mains de travailleuse, toujours occupées pour un but utile. Elles étaient adroites, souples, d'une douceur admirable pour soigner, pour soulager.

Silvio eut un sursaut d'impatience, en songeant avec colère : « Mais qu'ai-je à penser ainsi ? Je suis venu pour vivre avec le souvenir de

mon Hélène, pendant quelques jours, et l'autre vient encore me troubler, même ici ! »

Il se leva, descendit et entra dans le petit salon bleu et gris, obscur maintenant. À tâtons, il gagna une bergère et, s'y jetant, il appuya son visage brûlant contre le dossier où si souvent s'était appuyée la joue fraîche d'Hélène, il chercha – vainement – à retrouver le parfum des cheveux blonds sur la soie brochée de petites roses qui se fanaient.

## X

Les jours avaient paru interminables à Ginevra, pendant l'absence de son mari. Ainsi qu'elle l'avait dit à don Paolo, elle se trouvait dans la situation d'esprit d'une femme qui se sait trahie, qui se connaît une rivale triomphante. Elle était trop certaine que Silvio avait été revivre ses jours d'amour dans cette France où il avait rencontré, épousé et perdu Hélène. Il reviendrait plus éloigné encore de sa seconde femme, plus disposé à lui en vouloir d'être celle qui avait remplacé la bien-aimée — d'être pleine de vie, de beauté, quand « l'autre » n'était que poussière.

Elle l'attendait avec angoisse, avec une joie tremblante. Il arriva vers la fin d'un après-midi. Elle le trouva encore amaigri, avec des yeux plus sombres au fond des orbites creusées. Il fut à son égard comme à l'ordinaire, sans paraître remarquer la joie contenue qui éclairait ce beau

regard où la tendresse n'osait trop apparaître. Sur son séjour en France, il se montra bref, peu communicatif, tel qu'il avait été dans ses lettres à sa femme et à son père. Ceux-ci, d'ailleurs, le questionnèrent à peine. Il leur suffisait de remarquer l'expression plus fermée, triste, assombrie de cette physionomie, pour s'assurer que leurs soupçons étaient fondés. Silvio rapportait de France des regrets plus amers, un souvenir renouvelé, réchauffé.

Ginevra avait dit à son beau-père : « Je n'espère plus. » Elle se croyait sincère. Au fond, elle le conservait encore, l'espoir timide qu'un jour Silvio serait tout à elle. Mais au retour de ce voyage, il s'évanouit, cette fois. La froideur de Silvio s'accroissait. Certes, il lui témoignait toujours de la sollicitude, s'occupait de sa santé, s'empressait de contenter ses moindres désirs. Mais il saisissait plus encore qu'auparavant toutes les occasions de se tenir éloigné d'elle. Ainsi, il n'avait pas repris ces lectures du soir, qui les réunissaient naguère dans l'intimité du petit salon bleu, après que don Paolo s'était retiré dans son appartement. Il travaillait, disait-il, à un



mémoire sur Orso Lierini, le jeune sculpteur florentin autrefois protégé de sa famille. Pour ce motif, il avait fait un voyage à Florence. Il passait en outre à Pérouse deux ou trois jours de la semaine. Et quand il était chez lui, Ginevra avait la sensation très nette qu'il s'éloignait d'elle, le plus possible, en mettant en œuvre toute sa courtoisie pour éviter qu'elle s'en aperçût.

Hélas ! les prétextes ne pouvaient plus la tromper ! Elle comprenait trop quelle indifférence elle inspirait ! Peut-être pire que de l'indifférence... Et elle se repliait dans sa douleur secrète, elle montrait maintenant une froideur apparente qui rassurait Silvio, apaisait ses craintes, son angoisse d'être aimé.

Juin s'achevait. Les roses couvraient tout et leur parfum, le soir, saturait la tiédeur de l'air. Cecca rêvait sous les berceaux fleuris et s'y endormait parfois. Elle devenait de plus en plus frêle. Une sœur de donna Maria était morte à son âge, d'une sorte de consommation. Cecca ressemblait à cette tante. Aussi la mère s'inquiétait-elle beaucoup et consultait tous les

médecins du pays. Ginevra envoyait chaque jour l'automobile chercher l'enfant, qui passait l'après-midi à la villa Orcella. Elle aimait passionnément les fleurs, les rosés surtout, et demandait à s'asseoir là où leur floraison était la plus touffue, plus magnifique. Ses doigts maigres, dont la chair prenait une transparence jaunie, maniaient un crochet, sans entrain. Près d'elle, Ginevra couvrait de broderies somptueuses la soie blanche d'une chasuble. Parfois, Silvio venait jusqu'aux deux sœurs, causait un instant, grondait fraternellement Cecca de son manque d'appétit. Puis elles regagnaient la terrasse pour l'heure du thé. Des visiteurs arrivaient parfois, des intimes : la comtesse Riesini, le chevalier Barnucci et sa femme, si gentiment laide, le colonel Ereldda, un superbe officier d'origine sarde qu'une cécité presque complète avait réduit à prendre sa retraite, puis la grosse marquise Travenna qui était une si bonne femme, et ses filles, Lisa la coquette, Brigida la savante, toutes deux à la recherche d'un mari que leur petite dot n'attirait guère.

Ginevra se montrait une charmante maîtresse

de maison. Elle se forçait à la gaieté, simulait de l'entrain. En dehors de son beau-père, nul ne soupçonnait, autour d'elle, le tourment secret de sa vie. Comment imaginer en effet que le marquis Orcella ne fût pas amoureux de cette belle jeune femme, si bien faite pour le consoler de la douleur de son veuvage ?

Ainsi passaient les jours. Maintenant Ginevra voyait approcher le moment tant désiré, celui où elle mettrait au monde l'enfant que voulait Silvio, pour perpétuer sa race. Elle demandait à Dieu que ce fût un fils, afin que son mari eût le maximum du bonheur qu'il attendait encore de la vie. Ce petit être faisait le fréquent sujet de leurs conversations. Ils formaient des projets pour lui, pour son éducation. Entre eux, il était le lien qui leur permettrait de vivre côte à côte en gardant au fond de l'âme leur secret : elle, son amour sans espoir ; lui, son amour d'outre-tombe.

Un après-midi, Ginevra alla rejoindre dans le jardin sa sœur qui l'y avait précédée. Elle trouva Cecca étendue à même le sol, sous un berceau de roses. L'enfant était couverte de fleurs coupées,

et ses mains se joignaient sur une croix de feuillages et de roses. Ginevra s'écria :

– Qu'est-ce que tu fais là ? Voyons, Cecca ?...

L'enfant souleva son visage maigre, tout blême entre les cheveux bruns épars, et dit tranquillement :

– Je voulais voir quel effet cela produisait, de se figurer qu'on est mort.

– Quelle idée ! Veux-tu bien te lever, retirer tout cela !...

En parlant ainsi d'une voix que l'émotion enrouait un peu, Ginevra se baissait, enlevait la croix fleurie et prenait les deux mains de l'enfant pour l'obliger à se lever.

Cecca, une fois debout, lui mit ses bras autour du cou.

– Tu es fâchée ? Je ne recommencerai plus. Mais j'ai eu cette idée, tout d'un coup. Je pensais que peut-être je mourrais bientôt.

– Mais voyons, qu'est-ce que ces imaginations-là ?

D'un geste inconscient. Ginevra serrait sa sœur contre elle, en regardant avec une inquiétude contenue le petit visage blême aux yeux trop pensifs.

Cecca dit paisiblement :

– Cela peut bien m'arriver. Ma tante Margherita avait mon âge... Mais je n'ai pas peur du tout, figure-toi ! Je m'imaginai que mon âme était devant Dieu, bien heureuse, et qu'elle vous voyait, vous aimait toujours. C'était très beau, très bon. Et puis tu es venue...

Ses lèvres se pressèrent sur la joue de sa sœur, et elle ajouta :

– Mais j'aime bien tout de même me trouver encore vivante, tout près de toi.

Après cela, elle s'assit à côté de sa sœur et toutes deux travaillèrent en causant d'autres sujets. Mais Ginevra avait été péniblement impressionnée. Silvio s'en aperçut, quand il vint un peu plus tard chercher sa femme à l'heure du thé. Il lui demanda, tandis qu'ils revenaient vers la villa :

– Êtes-vous souffrante ?... ou plus fatiguée ?

Elle répondit négativement et lui raconta ce qui motivait son émotion. Il l'écoutait pensivement, en regardant Cecca qui s'avavançait à quelque distance devant eux, en compagnie du chien de Ginevra...

– Cette enfant réfléchit trop, beaucoup trop. L'esprit use l'enveloppe.

Ginevra demanda avec angoisse :

– Silvio, croyez-vous qu'on ne puisse la sauver ?

– Mais j'espère que si, au contraire, ma chère amie ! Nous ferons tout pour cela, d'ailleurs. Allons, ne vous inquiétez pas ainsi, je vous en prie ! C'est une idée surgie dans cette petite tête d'enfant, et dont elle ne se souviendra plus tout à l'heure.

– Cecca a toujours des idées sérieuses, et longuement mûries. Elle doit penser très souvent à la mort depuis qu'elle se sent plus malade. Mais elle ne paraît pas la craindre.

Elle se tut un instant et ajouta :

– Elle a raison... Je voudrais être comme elle.  
Mais moi, j'en ai peur.

Ils avancèrent un instant, en silence. Ginevra s'appuyait au bras de son mari et le vent chaud aux senteurs balsamiques soulevait autour d'elle les plis flottants de sa robe noire. Elle demanda, en levant vers Silvio son regard mélancolique :

– Et vous, la redoutez-vous aussi ?

Un moment passa, avant qu'il répondît. Ginevra vit un tressaillement glisser sur son visage maigre, le long de ses lèvres ardemment colorées. Il dit enfin, d'un ton lent, avec un frémissement léger :

– Je l'ai désirée souvent. C'est la délivrance, quand on souffre.

Elle demanda d'une voix basse, hésitante :

– Et maintenant ?

– Maintenant...

Il baissa les paupières, comme pour lui dérober l'expression de son regard, tandis qu'il achevait avec une douceur émue :

– Maintenant, je ne la désire plus, puisque vous allez me donner les joies de la paternité.

Ce fut ainsi qu'elle sut que la naissance de son enfant rendrait à Silvio l'attachement à la vie que lui avait enlevé la mort d'Hélène.



## XI

Elle l'attendit dès lors avec un désir plus ardent, le mystérieux petit être qui aurait le pouvoir de réussir, là où son timide et si profond amour avait échoué. Un fils surtout !... Un fils, pour que Silvio connût la plénitude de la joie paternelle. En cet enfant, elle, la femme qu'il n'aimait pas, qu'il n'aimerait jamais, trouverait l'apaisement de sa souffrance, peut-être l'oubli de cet amour sans espoir.

Il vint au monde un soir de juillet, à l'heure où tous les parfums du dehors se répandaient dans la nuit. C'était un fils. Ginevra eut un grand élan de reconnaissance vers le ciel. Ce qu'elle avait souffert lui semblait un prix bien infime pour ce bonheur.

Silvio, qui était très pâle et semblait violemment ému, lui mit au front un baiser, sans parler. Puis il alla vers le berceau et contempla

longuement son fils – un enfant superbe, déclarait le médecin.

Il était fort joli en effet, pour un nouveau-né. Et quand ses paupières s'ouvrirent, Silvio remarqua la nuance bleu foncé de ses yeux – les yeux de Ginevra.

Pendant, dans la journée du lendemain, il parut que la vie se retirait de ce petit corps en apparence si bien constitué. Quand le médecin vint le soir, il dit au jeune père qui l'interrogeait avec inquiétude :

– Hélas ! je suis impuissant ! Il ne peut vivre, le cœur ne fonctionne pas. Demain, ce sera fini.

Silvio resta un moment sans parole. Et il murmura :

– Comment vais-je lui dire cela ?

Son regard se tournait vers la chambre où reposait Ginevra, si heureuse – il l'avait vu dans ses yeux, il l'avait compris à la façon dont elle avait murmuré, en lui serrant la main :

– Quel beau jour, n'est-ce pas, mon ami ?

Il ne dit rien encore à sa femme ce soir-là et fit

baptiser l'enfant sans qu'elle le sût. Un espoir fou subsistait en lui. Si le médecin s'était trompé ? Mais le petit Lorenzo n'avait plus qu'un souffle, le lendemain, et il fallut apprendre la vérité à la mère, qui demandait qu'on le lui apportât.

Silvio s'attendait à un grand chagrin de la part de Ginevra. Mais ce fut une angoisse éperdue qui apparut dans ces yeux qu'un large cerne entourait. La jeune femme balbutia d'une voix rauque :

– Il ne vivra pas ?... Vous dites qu'il ne vivra pas ? Non, ce n'est pas possible ! Il était si beau !

Ses joues pâles se coloraient sous l'afflux de l'émotion. Ses lèvres, ses mains se mirent à trembler. Silvio, inquiet, supplia :

– Soyez calme et résignée, mon amie, je vous en prie ! Certes, ceci est une souffrance pour nous, qui aimions déjà le pauvre chéri avant qu'il fût là. Mais il faut avant toute chose ne pas vous rendre malade et...

Elle l'interrompit d'un ton étouffé :

– Oh ! moi, moi, qu'est-ce que cela ! Si j'étais

mourante et qu'il fût vivant, lui, je bénirais Dieu !

Il eut une exclamation sourde, en lui serrant la main avec une sorte de violence.

– Taisez-vous ! Taisez-vous ! Est-ce que vous devriez dire cela ? Qu'est-ce que cet enfant, à peine venu au jour ? Un espoir, rien de plus. Mais vous...

Il s'interrompit. Ginevra perdait connaissance. Et la mort du nouveau-né, le départ du petit corps sans vie, la fin de ce bonheur tant attendu, rien ne compta plus devant la mort qui menaçait la jeune femme.

Ginevra résista pourtant, elle se remit assez vite même. Elle restait pâle, un peu languissante, mais elle se forçait au travail, elle causait avec son beau-père, avec son mari, comme auparavant. Ses belles lèvres, qui reprenaient peu à peu leur teinte vive, se contraignaient au sourire. Mais dès qu'elle était seule, sa douleur débordait dans les yeux tristes qui semblaient avoir pris une teinte plus foncée, depuis la naissance de l'enfant. Et la pensée tenace la harcelait : « Je n'ai même pas pu lui donner ce bonheur-là. Et il ne m'a épousée

que pour cela, cependant. »

Depuis des mois, elle avait vécu avec ce désir ardent de réaliser le vœu de Silvio, de lui donner cette joie qu'il n'avait pas connue par Hélène et qui semblait à l'épouse dédaignée une revanche sur cette rivale d'outre-tombe. Mais tout espoir s'effondrait. Silvio n'avait pas l'enfant désiré, et Ginevra restait la femme supportée par devoir.

Il était toujours bon pour elle, l'entourait de prévenances délicates, s'occupait beaucoup de sa santé. Don Paolo avait dit à sa bru : « Je crois que mon pauvre Silvio vous aime plus que vous ne le pensez. Pendant que vous étiez si mal, il n'a pas quitté un instant votre chevet et j'ai bien compris qu'il éprouvait une profonde angoisse. »

Mais Ginevra secouait la tête, en répondant avec tristesse :

– Il était impressionné de me voir tout près de la mort. Voilà un an bientôt que nous vivons ensemble et je lui crois assez de cœur pour ressentir au moins quelque souffrance passagère, si je venais à disparaître. Mais ceci ne prouve pas du tout qu'il m'aime – et je sais trop bien à quoi

m'en tenir à ce sujet.

La manière d'être de Silvio restait en effet ce qu'elle avait toujours été. S'il s'absentait moins souvent, s'il avait repris les lectures à haute voix, c'était par attention courtoise pour sa femme malade. Ginevra ne se faisait aucune illusion sous ce rapport et elle s'attendait à se voir privée d'un jour à l'autre de cette présence plus fréquente qui lui était douce, malgré tout.

Ils parlaient rarement de l'enfant. La déception était trop nouvelle encore, et ils ne voulaient pas toucher à cette blessure. Mais le souvenir du petit être sur lequel tous deux avaient établi tant d'espairs ne les quittaient guère, surtout aux heures où ils se trouvaient seuls, quand le silence tombait entre eux et qu'ils songeaient sans pouvoir se communiquer leurs pensées.

Le mois d'août passait, avec ses lourdes chaleurs d'orage qui fatiguaient Ginevra et augmentaient la faiblesse de Cecca. Dans les derniers jours, Ottavio arriva à Rienti. Il avait un congé de trois semaines et on le vit presque chaque jour à la villa Orcella. C'était un assez

beau garçon, sérieux, intelligent, mais de nature rêveuse et molle. Il aimait beaucoup ses sœurs et se laissait morigéner par Ginevra, sans d'ailleurs pour cela songer à secouer sa nonchalance.

À cause de lui, la jeune femme recommença de recevoir un peu les intimes, dans l'après-midi. En causant avec ses hôtes, et en les écoutant, elle continuait de broder la croix de la chasuble dont la blancheur soyeuse éclatait sur le lainage noir de sa robe. Les autres femmes travaillaient aussi. Lisa Travenna et Ottavio s'entretenaient souvent ensemble. La comtesse Riesini disait à Ginevra : « Elle paraît trouver votre frère à son goût, cette petite Lisa. Mais elle n'a qu'une dot assez mince et Ottavio n'est pas assez travailleur pour acquérir une bonne situation. »

Ginevra s'apercevait aussi de l'attrait que semblaient éprouver l'un pour l'autre les deux jeunes gens. La veille du départ d'Ottavio, elle en parla à son mari. Il dit aussitôt :

– Je l'ai remarqué comme vous. Ce mariage ne serait pas mauvais pour votre frère, je crois, car donna Lisa est une petite personne énergique et

vraiment plus sérieuse que ne le laissent penser des allures un peu coquettes. Le seul point noir serait la situation pécuniaire. Mais si cette jeune fille plaît vraiment à Ottavio, nous nous arrangerons pour lui faire un revenu suffisant.

Ginevra dit avec émotion :

– Comme vous êtes bon, Silvio !

Il ne releva pas ces paroles. Sa physionomie eut seulement une contraction légère, et, peu après, il sortit du salon de sa femme.

Ce même jour Ottavio, se trouvant seul un moment avec Ginevra, lui parla de Lisa Travenna. Il l'aimait, disait-il, et il le lui avait laissé comprendre aujourd'hui, tandis qu'il lui cueillait des fleurs dans les jardins.

Il était assis près de sa sœur et appuyait au bras du fauteuil de la jeune femme ses mains fortes et blanches, tandis que son visage se penchait vers Ginevra. Celle-ci dit affectueusement :

– Nous l'avions deviné. J'en parlais avec Silvio ce matin.



Elle posa une main caressante sur les cheveux bruns de son frère, en ajoutant :

– Nous en parlerons encore plus sérieusement, maintenant que tu t'es confié à moi.

Ottavio sourit et se pencha un peu plus, pour l'embrasser, en disant gaiement :

– J'espère que nous ferons un aussi bon ménage que Silvio et toi, ma Gina.

Elle tressaillit légèrement, en détournant son regard pour qu'Ottavio n'y vît pas un reflet de sa souffrance. Et elle pensa : « Est-ce que, vraiment, nous avons l'air heureux ? »

## XII

Après le départ d'Ottavio, on discuta à la villa Orcella l'opportunité d'un changement d'air pour Ginevra et Cecca. La jeune femme y était opposée. Il lui restait une fatigue morale et physique qui lui enlevait tout désir de se déplacer. Mais Silvio insista. Il avait eu avec le médecin une conversation qui s'était terminée par ces mots : « Elle doit avoir conservé, de la perte de son enfant, un chagrin plus profond qu'elle ne l'a laissé paraître. Il faut la distraire, pour qu'elle retrouve la plénitude de sa belle santé, vraiment atteinte par ce pénible événement. »

Beaucoup plus pour sa sœur que pour elle-même, Ginevra se laissa convaincre. Le médecin conseillait l'air de la mer. Silvio demanda :

– Où désirez-vous aller ? Voulez-vous que nous choissions une de nos plages italiennes, ou bien vous plairait-il de faire connaissance avec

celles de France ?

Elle venait de lire un roman français qui l'avait charmée, surtout par la description que l'auteur faisait des côtes de Bretagne. Puisque Silvio lui offrait de lui-même ce voyage dans la patrie d'Hélène, répondant ainsi sans le savoir à son désir secret, elle dit aussitôt :

– J'aimerais beaucoup connaître la Bretagne, qui doit être si différente de tout ce que j'ai vu jusqu'ici.

Silvio écrivit à son ami Verseuil pour lui demander quelques renseignements sur les différentes plages de la côte bretonne. Il reçut peu après une longue lettre, très documentée, car M<sup>me</sup> de Verseuil était Bretonne et elle avait parcouru toute la province à pied et en automobile. Elle offrait même au marquis Orcella de lui donner la jouissance d'un vieux petit manoir dont elle avait hérité, et qui se trouvait au bord de la mer, dans une anse, près du village de Crézénech.

« C'est admirable comme situation, l'air y est incomparablement vivifiant ; mais vous n'y auriez aucune distraction en dehors de la pêche,

de la chasse et des promenades, qui sont fort agréables dans ce pays pittoresque. »

Ginevra s'écria :

– Mais voilà ce qu'il nous faut, puisque nous voulons un endroit tranquille !

Et, tout aussitôt, Silvio écrivit à ses amis qu'il acceptait leur offre.

\*

Ginevra vit la mer pour la première fois, un matin, en ouvrant sa fenêtre. La veille, à l'arrivée, il était tard ; elle avait entendu seulement le murmure sourd, et aspiré la senteur de sel qu'une brise fraîche lui apportait. Mais ce matin elle la voyait, immense, paisible, balancée au rythme mystérieux, inondée d'une coulée d'or brûlant par le soleil qui montait dans un ciel bleu pâle, à peine traversé de quelques nuages légers. La jeune femme murmura :

– Que c'est beau !

Derrière elle, Silvio s'avança et vint s'appuyer à la balustrade de granit du petit balcon. La brise, très douce ce matin, frôla ses cheveux bruns, son visage mat aux yeux pensifs. Il dit, répondant à l'exclamation de sa femme :

– Oui, c'est admirable. Je me doutais bien que vous en seriez enthousiaste, Ginevra.

Il détourna son regard de la mer et rencontra celui de la jeune femme, qu'elle levait sur lui en ce moment. Toute l'ardente clarté répandue au loin sur les flots semblait se refléter dans le bleu sombre des beaux yeux profonds. Les lèvres de Silvio tremblèrent un peu, en murmurant :

– Vos yeux sont de la même nuance que la mer, ce matin.

Ce fut tout. Mais Ginevra avait vu dans le regard de son mari une expression jusqu'ici inconnue d'elle, car Silvio avait réussi à ne rien laisser transparaître de son trouble, de ses sentiments secrets, chaque fois que le charme de la jeune femme avait plus fortement agi sur lui. Aujourd'hui, il s'était laissé surprendre. Pendant l'espace d'une seconde, Ginevra avait vu dans

ces yeux noirs, qui la regardaient toujours avec tant de calme, l'admiration profonde, émerveillée, pour cette beauté que semblait ignorer Silvio.

Une joie soudaine la pénétra. Tandis qu'elle ramenait son regard vers la mer et qu'elle semblait tout entière à la contemplation de l'immensité, elle songeait : « J'ai peut-être désespéré trop vite. » Le battement de ses artères se précipitait. Il lui semblait que les effluves vivifiants venus du large lui donnaient déjà une force nouvelle, une vie plus ardente. De nouveau, elle se reprenait à espérer, comme elle l'avait fait pendant quelques mois après son mariage. À mesure que le temps passait, le souvenir d'Hélène devait s'éloigner, s'estomper. Et près de lui, Silvio avait Ginevra, qu'il trouvait belle, qu'il admirait – elle le savait maintenant. Il fallait qu'il le lui dit. Il fallait qu'elle prît enfin, dans son cœur, la place que « l'autre » détenait indûment.

Cet espoir nouveau fit ce que toutes les prescriptions médicales n'avaient pu accomplir. En quelques jours, Ginevra était transformée. Elle

allait et venait avec entrain à travers le vieux petit manoir, dont elle égayait l'ameublement ancien par des gerbes de bruyères que Cecca et elle rapportaient de leurs promenades. Donna Maria, qui était casanière, demeurait plus volontiers au logis. Mais les deux sœurs passaient des heures au dehors, assises parmi les rochers, ou excursionnant en automobile. Silvio, tout d'abord, les accompagnait. Au bout de quelques jours, il parut pris d'une passion irrésistible pour la chasse et la pêche, si bien que, peu à peu, on ne le vit plus qu'au moment des repas et dans la soirée.

Ginevra pensa aussitôt : « Il me fuit toujours. » Mais elle n'en conclut pas, cette fois, qu'il la détestait. Plus expérimentée, connaissant le pouvoir dont elle disposait, elle se disait maintenant : « Il a peur de moi, peur de m'aimer. Pourquoi ? Je l'ignore. Il faudra que je le sache. Et je veux qu'il me le donne, cet amour auquel j'ai droit. »

Cecca paraissait éprouver le plus grand bien de ce changement d'air. L'inquiétude de sa mère

et de sa sœur s'atténuait. Avec des soins, on réussirait à fortifier cette santé fragile, à franchir cette période de l'adolescence mortelle pour la tante à qui ressemblait Cecca. La fillette n'avait plus fait allusion à la petite scène qui avait impressionné sa sœur et Ginevra pensait que les idées funèbres avaient fui, dans cette atmosphère nouvelle.

Chaque après-midi, les deux sœurs quittaient le manoir et allaient s'asseoir parmi les rochers, face à la mer. La baie s'étendait devant elles, houleuse ou paisible, selon le caprice du vent. Cecca, après avoir cherché des coquillages, revenait près de sa sœur et s'amusait à suivre des yeux le vol des oiseaux de mer. Ginevra se perdait en longues songeries, devant l'onde aux teintes changeantes, aux aspects innombrables. Elle pensait à son petit enfant mort, à ses déceptions secrètes, à son espoir revenu, qui vacillait parfois devant le parti pris d'indifférence de Silvio. Elle n'avait plus revu dans les yeux noirs cette expression qui l'avait si joyeusement surprise. N'y avait-il eu là qu'un fugitif éblouissement, chez lui ? Ne se méprenait-elle



pas, en croyant qu'elle pouvait l'émouvoir, effacer peu à peu, par l'empire de sa beauté, de son âme profonde et ardente, le souvenir de la morte ?

Ainsi alternaient en elle l'espoir et le découragement. Pas plus qu'auparavant, elle n'osait montrer à Silvio toute sa tendresse. Et elle était trop fière, trop délicate, pour employer les manèges de la coquetterie. Elle laissait donc à Dieu le soin de dénouer cette situation douloureuse et se renfermait dans l'accomplissement de ses devoirs, en s'efforçant de ne pas trop penser à l'amour que Silvio lui refusait. Mais quand, chaque jour, elle le voyait s'éloigner seul, pour des heures, quand elle recevait de lui un baiser léger, presque hâtif, elle ne pouvait s'empêcher de songer avec amertume : « Si Hélène était là, au lieu de moi, il ne la quitterait pas ainsi. Et comme il l'embrasserait autrement ! »

Néanmoins, à cause de cette flamme rapide qu'elle avait vue dans le regard de Silvio, l'espoir était maintenant le plus fort. Elle se disait

qu'avec le temps, la victoire serait à elle, peut-être.

Un soir, avant le dîner, le marquis Orcella vint trouver sa femme qui se promenait dans le petit parc, le long des allées sinueuses. Le crépuscule commençait à devenir de la nuit. Un croissant de lune un peu voilé se détachait sur le gris vague du ciel. Dans cette demi-obscurité, la robe bleu pâle de Ginevra formait comme une grande tache claire et mouvante. Et quand la jeune femme se détourna en entendant venir son mari, le beau visage s'éclaira discrètement sous la clarté diffuse que commençait de répandre ce fragment de lune.

– J'ai reçu un mot de mes amis de Verseuil, Ginevra. Ils sont en ce moment chez les parents de la baronne, au château de Grénélach, près de Quimperlé. Ce n'est pas fort loin d'ici, et ils ont formé le projet de venir nous voir la semaine prochaine.

Ginevra dit poliment :

– Je serai très heureuse de les connaître.

En réalité, elle n'y tenait aucunement, sachant que c'était chez eux que le marquis Orcella avait vu pour la première fois Hélène Duvivier.

– Nous devons leur offrir de prolonger leur séjour. Cela ne vous contrariera pas trop ?

– Aucunement. Mais nous ne sommes pas très bien installés ici, pour recevoir nos hôtes ?

– Les Verseuil sont d'aimables gens, qui s'arrangent de tout et détestent les cérémonies. La baronne est une femme charmante, qui vous plaira, je l'espère.

Ginevra fit quelques pas, et Silvio, machinalement, se mit à marcher près d'elle. Une brise chaude leur apportait le parfum de la végétation presque méridionale qui surgissait en ce coin de terre bretonne, au fond de la baie. La robe de Ginevra frôla des myrtes poussant en pleine terre. La jeune femme monta lentement deux marches rustiques et se trouva sur une petite terrasse qu'un figuier énorme ombrageait. Silvio l'avait suivie. Il vint s'accouder près d'elle, à la vieille balustrade de pierre rongée par la mousse. Devant eux, au loin, la clarté vague laissait

deviner le lent balancement de la mer. Le son mouillé des petites vagues se brisant sur les roches, à marée montante, arrivait à leurs oreilles. Un peu de la grande brise du large, traversant la baie, les frappa au visage.

Silvio demanda :

– N’êtes-vous pas encore lasse de ce pays ?

– Oh ! pas du tout ! Il renferme de telles beautés !

– Des beautés fort différentes de celles de notre Ombrie.

– Tout à fait différentes, en effet. Ici, nous ne retrouvons pas notre douceur ombrienne, la grâce souple de nos collines, le charme délicatement nuancé des paysages. Tout est plus heurté, un peu âpre, mélancolique, jusque dans le jet vigoureux de cette végétation, qui est celle des contrées méridionales et qui paraît tout autre, cependant, sous les nuages de ce ciel breton, dans l’atmosphère humide et la lumière toujours discrète. Mais le charme de cette Bretagne est très prenant. Ne le trouvez-vous pas aussi ?

– Certainement. Je la connaissais déjà et j’y suis revenu avec plaisir.

Elle savait en effet qu’il l’avait visitée, naguère – avec Hélène. Il ne le lui avait pas dit. Elle l’avait appris par don Paolo, qui avait ajouté : « Hélène n’aimait pas ce pays, qu’elle trouvait triste et ennuyeux. »

Il lui parut tout à coup que l’ombre de la morte passait entre eux. Elle appuya plus fortement à la balustrade de pierre ses bras nus, qui frémissaient. Et elle songeait : « Il pense à elle, sans doute ? À ce voyage qu’ils ont fait ensemble ? » Une tristesse lourde s’abattait sur elle. Pour la première fois, elle trouva un relent amer à la senteur d’algues et de sel que la brise apportait de la mer.

Lui se taisait, près d’elle. Il inclinait la tête sur sa poitrine et il pensait à Hélène, en effet. Il refaisait en esprit ce voyage... Elle était délicieusement incompréhensive de la beauté spéciale de ce pays triste, pauvre petite chérie. Il lui fallait les parfums, la lumière des contrées de soleil, ou bien le bruit de Paris, l’animation de la

vie mondaine, l'éclat factice des salons. Le voyage en Bretagne avait laissé dans la mémoire de Silvio un souvenir plutôt désagréable. Cette constatation, dont il ne s'était pas avisé jusqu'ici, lui apparaissait subitement toute formée dans son esprit. Il en éprouva une impression pénible, comme s'il venait de commettre une infidélité à l'égard d'Hélène.

Une voix, en lui, chuchota : « Ce n'est pas la première... Infidèle, oui... tu lui es infidèle, dans tes pensées, chaque jour. L'autre, tu l'aimes. Parce que tu ne le lui dis pas, tu te persuades que tu gardes ton serment. Mais en ton cœur, tu as déjà trahi Hélène. »

Un son de cloche se fit entendre. Ginevra se redressa en disant :

– Voilà le dîner.

Ils quittèrent la terrasse. Devant eux, les petites allées s'étendaient dans la clarté diffuse. Ginevra appuya sa main sur le bras de son mari en disant à mi-voix :

– Quel dommage de rentrer ! Il fait si bon !

Il regardait le beau profil, la bouche pensive, un peu tremblante, le mouvement des grands cils, au bord de la paupière. D'un geste doux, il prit la main de la jeune femme, la glissa sous son bras et la retint entre ses doigts, qui étaient chauds et frémissants.

Le cœur de Ginevra se gonfla d'une joie profonde. Oh ! si elle osait lui dire, en ce moment !... Si elle osait lui crier sa souffrance, son amour ?

Mais non, elle n'osait pas. Il ne disait rien... et même l'étreinte de ses doigts se desserrait déjà. C'était fini, cette velléité de tendresse. Peut-être, un moment, s'était-il figuré avoir Hélène près de lui ? Et puis il se rappelait que c'était Ginevra, seulement...

Dans la nuit mal éclairée par ce douteux reflet de lune, le manoir dressait sa façade crevassée, sur laquelle se détachait une tourelle revêtue de feuillage. Un lierre énorme se retenait au mur et son feuillage bruissait dans l'ombre, sous le frôlement de la brise qui devenait plus forte.

Au seuil d'une fenêtre éclairée apparut Cecca.

Elle était tout en blanc, avec ses cheveux bruns répanus sur ses épaules. Son regard s'attachait sur son beau-frère et sur sa sœur. Silvio dit avec une gaieté forcée :

– Vous nous attendiez, petite sœur ? Peut-être pensiez-vous que nous étions perdus dans les détours de ce parc ? Mais nous voilà sains et saufs.

– Oh ! je n'avais pas peur ! Vous étiez avec Ginevra, c'est tout ce qu'il faut.

Elle s'approcha de sa sœur, lui prit la main et y appuya ses lèvres, en murmurant :

– Gina, ma chère Gina !

Ginevra, avec un sourire ému, demanda :

– Eh bien, que te prend-il, ma Cecca ?

– Je t'aime tant !... Et je voudrais que tout le monde t'aimât comme moi.

Ginevra sourit de nouveau, cette fois avec mélancolie. Elle dit d'un ton qu'elle essayait de rendre gai, mais qui se nuançait d'amertume :

– Ceci n'est pas en ton pouvoir, petite Cecca.



Mais ton affection m'est bien douce ; elle est une des joies de ma vie.

Silvio causa peu, pendant le dîner. Il semblait soucieux, ou mécontent. Donna Maria avait la migraine. Elle monta chez elle aussitôt après le repas, en emmenant Cecca qui se couchait de bonne heure. Silvio et Ginevra restèrent seuls dans le salon aux tentures fanées où s'effritaient doucement, rongés par les vers, les vieux meubles aux formes lourdes. Des bruyères, dans une vasque de cuivre, dressaient leurs fleurettes rosés dont la senteur discrète était annihilée par celle, forte et acre, de chrysanthèmes jaunes, languissamment penchés hors du long col d'un vase d'étain. L'air arrivait par les fenêtres ouvertes, saturé de l'arôme des pins et du parfum des flots dont le sourd bruit de ressac s'entendait incessamment.

Une grosse lampe était allumée, et Ginevra brodait à sa lumière. Silvio, assis près de sa femme, parcourait une revue. Il proposa, du bout des lèvres :

– Voulez-vous que je vous lise quelque

chose ?

– Je le veux bien.

Elle ajouta aussitôt, après un rapide coup d'œil jeté sur la physionomie légèrement altérée de son mari :

– Vous semblez fatigué, Silvio ?

– En effet, je souffre de la tête. Mais ce ne sera rien.

Il prit un volume sur la table près de lui. Mais la main de Ginevra se posa sur la sienne.

– Non, laissez cela, reposez-vous. Je ne tiens pas du tout à la lecture, ce soir.

– En ce cas, je vais faire un tour dehors, en fumant un cigare. L'air, la solitude de la nuit, un peu de marche, voilà ce qui me fera sans doute le plus de bien.

Il se leva, en ajoutant :

– Bonsoir, Ginevra.

Il s'inclina, en étendant la main pour prendre celle de sa femme. Mais Ginevra pencha un peu la tête, en lui offrant son front.

– Bonsoir, mon ami, dit-elle avec une douceur tremblante.

Des lèvres chaudes effleurèrent ce beau front, hâtivement, et s'en écartèrent aussitôt. Silvio s'éloigna. Sur le seuil, il s'arrêta pour allumer son cigare. Puis il s'engagea dans l'ombre indécise du dehors et sa silhouette disparut à travers la nuit.

Ginevra reprit sa broderie. Mais de nouveau, la tristesse lourde s'appesantissait sur elle. Très tard, elle gagna son appartement. Silvio n'était pas encore rentré. Elle l'entendit peu après monter lentement l'escalier, puis entrer dans sa chambre. Et elle connut qu'il avait dû fumer et travailler très avant dans la nuit, en voyant le lendemain son cendrier plein et des feuillets de papier couverts de sa fine écriture.

Ainsi, le mal de tête n'avait été qu'un prétexte. Autre chose tourmentait Silvio, lui faisait ce visage soucieux, altéré. Autre chose... Ginevra cherchait, et n'osait se dire : « Il lutte contre son amour pour moi. » Car cette lutte que rien ne justifiait, comment était-elle possible ?

## XIII

Les Verseuil arrivèrent au manoir le mercredi de la dernière semaine que leurs hôtes passaient en Bretagne. Le baron, petit et blond, avait une allure distinguée, une physionomie expressive et douce. Ses goûts de lettré, l'agrément de son caractère, des opinions semblables, en matière sociale et religieuse, lui avaient gagné l'amitié du marquis Orcella. Ginevra le trouva sympathique. M<sup>me</sup> de Verseuil lui plut moins. Elle était fort aimable, cependant, calme, gracieuse, d'un charme piquant, bien qu'elle ne fût pas jolie. Dans sa toilette, elle s'attachait à réaliser le tout dernier cri de la mode en côtoyant habilement la trop grande laideur et le ridicule. C'était une femme intelligente, en ce sens qu'elle savait discuter pertinemment sur toutes les questions intellectuelles, politiques et autres. Mais elle se croyait très supérieure, presque infallible. Lorsqu'elle avait donné son opinion, d'une voix

tranquille et ferme, on sentait que tout était dit, pour elle, et que les idées d'autrui ne valaient pas la peine d'être discutées.

Sous des allures calmes, sa vie était singulièrement agitée. En se promenant avec Silvio, après le déjeuner, M. de Verseuil se laissa aller à lui faire ses doléances à ce sujet.

– Quelle existence mènent les femmes d'aujourd'hui, mon cher ! C'est effrayant ! Suzanne est surchargée. Elle va au dispensaire, fait des conférences sur la protection de l'enfance, suit des cours de droit. Avec cela, il faut voir toutes les expositions, entendre toutes les pièces et lire tous les livres dont on parle. Elle aime les relations nouvelles, et ceci nous amène à recevoir beaucoup, à dîner en ville presque chaque jour, à passer une partie de la nuit dans des salons surchauffés. Sans parler des thés, bridges, garden-parties et autres amusements de ce genre ! Ma femme prétend que cette existence de condamné au bague est la seule possible pour elle. De fait, elle la mène avec beaucoup d'aisance. Mais c'est effrayant, vous dis-je !

Il laissa échapper un léger rire ironique. D'une main distraite, il remit entre ses lèvres le cigare qu'il tenait et en tira quelques bouffées. Son visage était un peu contracté, presque durci. Le marquis Orcella lui jeta un coup d'œil de surprise discrète. Jacques de Verseuil lui avait paru jusqu'ici très épris de sa femme, et jamais il n'avait eu contre elle – devant son ami du moins – une parole de blâme.

Le baron devait se douter de l'étonnement que provoquait sa confiance, car il ajouta aussitôt :

– Je vous surprends beaucoup, n'est-ce pas ? Que voulez-vous, quand on aime, on s'aveugle volontairement, pendant un temps plus ou moins long. Et puis on voit plus clair un jour. Les illusions tombent. On remarque moins les qualités de l'être cher, et beaucoup plus ses défauts. Il arrive aussi qu'avec l'âge mûr, on aimerait un peu de calme, on souhaiterait jouir de son foyer. Mais celui-ci est déserté. Évidemment, je n'ai pas de très graves reproches à faire... Non, évidemment...

Il demeura silencieux, pendant un court

moment, et acheva d'une voix assourdie :

– J'ai beaucoup aimé Suzanne. J'ai cherché longtemps à m'aveugler sur elle. Mais elle n'a toujours répondu qu'à demi à cet amour. C'est une femme charmante, comme relation mondaine. Mais comme épouse, comme mère, il lui manque l'aptitude au dévouement, le goût de répandre la joie autour d'elle, et toutes les petites vertus qui nous attachent, qui nous retiennent, nous autres hommes, après que se sont évanouies les illusions de l'amour.

Silvio regarda son ami, plus attentivement.

– Verseuil, vous souffrez ?

– Je vous l'avoue, mon ami.

Le marquis Orcella étendit la main et serra longuement celle de M. de Verseuil. Ils continuèrent d'avancer, en silence maintenant. Le vent leur jetait au visage son souffle rude et frais. Les chênes, dans le petit chemin creux qu'ils suivaient, étaient agités violemment et leurs feuilles mortes se détachaient, s'éparpillaient au loin en une danse éperdue. Silvio fit observer :

– Nous aurons une tempête cette nuit.

M. de Verseuil dit machinalement :

– C'est probable.

Il suivait une pensée, et il la laissa échapper tout à coup.

– Vous ne devez pas connaître cette souffrance-là, vous, Orcella ? À première vue, on devine que la marquise est toute différente de Suzanne... et d'autres.

Silvio dit avec calme :

– En effet, ma femme a toutes les vertus, petites et grandes, que peut demander le plus exigeant des époux.

– Heureux homme !

Un tressaillement agita Silvio. Il riposta avec une sorte d'irritation sourde :

– Qu'est-ce que vous dites là ? Me traiter d'heureux, moi, quand vous savez ce que j'ai souffert... ce que je souffre toujours ?

M. de Verseuil l'enveloppa d'un regard étonné.



– Ah ! pardon, mon ami !... Mais je pensais...  
Donna Ginevra est si charmante que vous devez  
être consolé un peu, voyons ?

Silvio dit froidement :

– Je ne suis pas de ceux qui se consolent aussi  
facilement.

Le baron pensa : « Aussi facilement ! Voilà  
quatre ans que l'autre est morte. Et celle-ci est  
une femme délicieuse, certainement très  
supérieure à la pauvre Hélène, de toutes façons.  
Aurait-il la sottise de ne pas l'aimer ? Mais non,  
c'est impossible, impossible ! »

Les Verseuil passaient la journée et la nuit au  
manoir. Le lendemain matin, leur automobile les  
emmena vers Quimperlé avec le marquis Orcella  
et sa femme, qui avaient accepté d'être les hôtes  
du château de Grénélach, pour quarante-huit  
heures. Ginevra se trouva là au milieu d'inconnus  
– les parents de M<sup>me</sup> de Verseuil, ses frères,  
sœurs, cousins – qui lui firent un accueil fort  
aimable. La jeunesse, et même l'âge mûr,  
accusaient des goûts sportifs très prononcés. Ces  
goûts, Ginevra les avait déjà rencontrés dans la

société aristocratique de son pays. Elle s'en étonnait un peu, ayant reçu une éducation tout autre. Silvio, lui, montait à cheval, conduisait volontiers une automobile, jouait passablement au tennis, au golf, même au polo, dès que l'occasion s'en présentait. Mais il était loin d'être fanatique de tous ces sports et, sauf pour le tennis, il n'avait jamais témoigné le désir que sa femme s'y adonnât. Aussi Ginevra se trouvait-elle un peu dépaysée à Grénélach, dans l'agitation perpétuelle entraînant du matin au soir cette jeunesse active, qui se piquait d'être avant tout, physiquement, bien musclée, et, moralement, très pratique.

Silvio et Ginevra regagnèrent le manoir dans leur automobile, par un matin brumeux. Le chauffeur avait reçu l'ordre de longer la côte. Sur la demande de sa femme, Silvio renvoya la voiture à quelques kilomètres avant le logis et tous deux continuèrent la route à pied. À droite s'étendait la lande, que les bruyères, qui commençaient à se faner, coloraient de rose et de roux. À gauche la mer s'agitait, en une houle immense qui se perdait dans l'horizon voilé. Elle

descendait, et des rocs noyés se découvraient lentement, des algues ruisselantes apparaissaient, laissant traîner sur le sable ou la roche leurs lacets gélatineux. Une voile rouge se tendait, dans la brume, au-dessus d'une barque fortement balancée. Le grand air du large arrivait sans obstacle jusqu'au sentier où marchaient les deux époux, car la baie n'était pas atteinte encore et la mer apparaissait ici dans toute sa beauté puissante.

Ginevra avançait d'un pas alerte. Elle était heureuse de se retrouver chez elle et de revoir bientôt Cecca. D'une main, elle retenait son grand voile blanc que le vent faisait flotter ; de l'autre, elle s'appuyait au bras que son mari lui avait offert tout à l'heure, à un passage difficile, et qu'elle n'avait pas quitté. Ils se taisaient tous deux. Puis Silvio demanda :

– Vous ne m'avez pas donné votre impression sur M<sup>me</sup> de Verseuil, Ginevra ?

Elle leva les yeux vers le regard interrogateur et sourit avec un peu d'embarras.

– Mais elle est très aimable, et elle reçoit de

façon infiniment gracieuse.

– C'est tout ?

– Elle est intelligente, aussi, elle cause bien...

– Mais elle ne vous plaît pas ?

Elle avoua :

– Non, pas beaucoup.

– Pourquoi ?

– Je ne sais trop... Elle me semble très étrangère, d'idées, de sentiments, de goûts. Cette impression n'a aucun rapport avec sa nationalité. Je l'ai ressentie, toute semblable, près de la comtesse Tresino, par exemple, ou de Teresa Alnuzzi.

– Oui, vous n'êtes pas de la même race morale. Son âme est très inférieure à la vôtre.

– Oh ! je ne veux pas dire cela !

– Mais moi, je le dis. Jusqu'ici, j'avais beaucoup d'illusions sur M<sup>me</sup> de Verseuil. Mais quelqu'un m'a ouvert les yeux... son mari, tenez !

Ginevra répéta avec surprise :

– Son mari ?

– Oui. Il l’aimait beaucoup, mais maintenant il la voit telle qu’elle est et il est déçu, malheureux, parce qu’il voudrait un foyer paisible, d’où la gardienne ne serait pas toujours absente.

– J’ai compris en effet qu’elle avait une vie très occupée... au dehors.

– Une vie qui fatiguerait un homme robuste et que mènent intrépidement des jeunes femmes délicates, qui souvent reculent devant les devoirs de la maternité. Ce pauvre Verseuil s’est longtemps leurré, mais il lui faut bien se rendre à l’évidence : sa femme n’a rien des vertus familiales et s’occupera plus volontiers de réformer « la famille » en général, que de conserver l’unité de « sa famille », de cette petite fraction d’humanité dont Dieu l’a faite la dépositaire responsable.

Il se tut, et ils marchèrent de nouveau en silence. Silvio, contre son bras, sentait la pression douce de la main dégantée ; le voile de Ginevra, échappé aux doigts distraits de la jeune femme, frôlait sans cesse sa joue. Des pensées, qu’il avait

toujours repoussées jusqu'ici, s'insinuaient en lui, plus claires, plus puissantes. Hélène n'avait-elle pas une âme semblable à celle de Suzanne de Verseuil ? Une de ces âmes médiocres que la vie n'améliore pas, qui dédaignent les petites vertus et n'atteignent jamais aux grandes ? N'aurait-elle pas, elle aussi, délaissé le foyer pour le monde et pour des occupations, des devoirs à côté « du devoir » ?

Il eut un sursaut intérieur. Pauvre Hélène ! Pauvre petite Hélène ? Comment la jugeait-il ainsi ? Elle était si tendre, si charmante ! Il l'aurait transformée, elle serait devenue une femme sérieuse, dévouée, de bon sens... comme Ginevra.

Et si elle n'avait pas changé ? Si, tel que Jacques de Verseuil, son mari avait connu la déception de se sentir moralement seul, près de celle que sa raison voyait telle qu'elle était après le premier aveuglement de l'amour ?

Il eut un léger frisson. Cette souffrance, il se l'imaginait, et il la trouvait atroce. Était-il possible qu'il eût pu tomber ainsi d'un tel rêve

d'amour ? Ah ! en ce cas, il remerciait Dieu de lui avoir enlevé Hélène, avant qu'il la connût ainsi !

Et aussitôt, il songea avec stupéfaction : « Comment ai-je cette pensée ? Il y a quelques mois, jamais elle ne me serait venue à l'esprit !... jamais ! Qu'est-ce donc ? Pourquoi ?... »

Il avançait machinalement, dans le vent, dans le jour gris. Ginevra s'appuyait doucement à son bras et elle aussi restait silencieuse, le regard attaché sur l'horizon de brume. Silvio détournait un peu la tête, pour ne pas avoir la tentation de la regarder, de l'admirer. Car elle était si jolie, quand la brise violente rosait l'ambre clair et si délicatement satiné de son teint, avivait le rouge humide des lèvres, augmentait la flamme de vie dans ces beaux yeux dont il ne pouvait rencontrer sans trouble le regard profond et charmeur !

Ah ! s'il l'avait pu, comme il l'aurait aimée, cette femme dont la beauté physique était si admirablement complétée par une âme pure, dévouée, prête pour tous les devoirs, pour tous les humbles héroïsmes de chaque jour ! Mais avant

elle, Hélène avait passé dans sa vie, elle avait pris tout son amour, à jamais. À jamais !

Il eut un léger frémissement. Jusqu'à ces derniers mois, il avait rempli toute la promesse ardente murmurée à l'oreille de la morte, dans la violence de son désespoir. Mais ensuite... Une autre image de femme ne se substituait-elle pas à celle d'Hélène, dans sa pensée, dans son cœur ? Il luttait, il voulait demeurer fidèle, il se révoltait contre ses doutes sur la valeur morale de la jeune défunte, sur la continuité du bonheur qu'il eût éprouvé près d'elle...

Oui. Mais tout cela, cette lutte, cette souffrance, ces doutes, et le seul fait de se représenter les défauts, les imperfections d'Hélène, n'était-ce pas un signe que l'idole n'était plus considérée avec des yeux aveugles, et que, pour être ainsi discutée, elle était déjà moins aimée ?

Il protesta en lui-même : « Non, non ! » Et il se raidit, pour rester impassible tout à l'heure quand il reverrait, tournés vers lui, ces grands yeux couleur d'eau ensoleillée qui avaient



l'insolent pouvoir de lui faire oublier ceux  
d'Hélène, de la bien-aimée toujours vivante dans  
sa pensée.

## XIV

À leur retour de Bretagne, le marquis Orcella et sa femme s'occupèrent de préparer le mariage d'Ottavio. La comtesse Travenna accueillit les ouvertures avec empressement, Lisa donna très vite sa réponse affirmative, et les fiançailles furent peu après célébrées, au cours d'un congé que Silvio avait obtenu pour son beau-frère.

La satisfaction que Ginevra éprouvait de ce côté se trouvait traversée d'inquiétude, à cause de Cecca. L'amélioration légère constatée pendant les deux premières semaines du séjour en Bretagne n'avait pas persisté. De nouveau, la fillette continuait de s'affaiblir. Cédant à l'invitation faite avec instance par Silvio et son père, donna Maria était venue s'installer avec sa fille à la villa Orcella, afin que la malade jouît d'un air pur et du parfum balsamique des pins. Cecca, dès que le temps le permettait, passait ses

jours au jardin. À mesure qu'elle perdait des forces, elle devenait plus gaie, plus causante qu'elle ne l'avait jamais été. Cet entrain inusité entretenait l'espoir, chez sa mère. Mais Ginevra ne s'illusionnait pas. Mieux que donna Maria, elle connaissait Cecca et elle devinait que l'enfant voyait venir la mort sans peur, presque avec joie.

Étant donnée cette inquiétude, Ginevra avait hâte de voir célébrer le mariage de son frère. Celui-ci était arrivé à la villa Orcella, huit jours avant la cérémonie. Le marquis, en outre, offrait l'hospitalité à deux cousins de sa femme, témoins du marié, et à donna Teresa Alnuzzi, veuve d'un de ses parents, à lui, et cousine de Lisa Travenna.

Donna Teresa était une jeune femme rousse et de belle taille, pas jolie, mais très élégante et très lancée. On vantait son esprit, qui consistait à faire, par petites phrases sèches et impitoyables, la satire des faiblesses d'autrui. Elle cherchait un second mari, qui ne se hâtait pas de se présenter, car on la savait dépensière et d'humeur fantasque. Ginevra avait fait sa connaissance l'hiver

précédent, à Florence, où Silvio et elle avaient passé quelques jours. Elle lui avait déplu et Teresa, de son côté, la jalousait secrètement, car elle avait rêvé d'épouser le marquis Orcella dont elle était éprise depuis longtemps et qui lui aurait donné la grande fortune convoitée.

Sans connaître cette particularité, Ginevra avait l'intuition que l'antipathie ressentie par elle à l'égard de cette jeune femme était réciproque, et sa présence à la villa, pendant quelques jours, lui causait un secret déplaisir.

Avec ces hôtes, le va-et-vient occasionné par la cérémonie prochaine, les soins à donner à Cecca, Ginevra se trouvait fort occupée. Elle ne s'en plaignait pas. Sa peine secrète s'engourdissait mieux ainsi. Elle s'apercevait moins de la froideur de Silvio, elle s'étourdissait un peu par un entrain factice. Sa beauté, maintenant dans son plein épanouissement, lui attirait des hommages empressés, qu'elle accueillait avec une dignité gracieuse. De tous ces hommes qui l'admiraient, elle ne voyait qu'un seul : celui qui avait le droit de l'aimer, et

qui ne le voulait pas.

La veille du mariage, comme elle revenait d'une courte promenade à travers les jardins, elle rencontra Teresa Alnuzzi. La jeune veuve portait une robe de drap violet, qui moulait sa belle taille. Une étole de fourrure foncée couvrait ses épaules et faisait ressortir la blancheur du teint légèrement rousselé. Les deux femmes se serrèrent la main sans chaleur. Ginevra demanda :

– Vous faites votre promenade ?

– Mais oui. Tous les matins je m'y astreins, à Florence, pour déjouer les menaces d'embonpoint. Ici, c'est un délice. Même à l'automne, ces jardins sont merveilleux.

Elle se tut pendant quelques secondes, puis elle ajouta :

– Je viens de voir la chapelle funéraire. Je ne la connaissais pas encore, car je n'étais pas venue ici depuis le veuvage de don Silvio. Elle est fort jolie. Et quelle profusion de fleurs, à l'intérieur ! J'avoue que je trouve admirable cette persistance dans le souvenir.

Ginevra dit avec une imperceptible nuance d'ironie :

– Elle n'est pas très habituelle, en effet.

Car nul n'ignorait que donna Teresa supportait allègrement son veuvage, bien que le pauvre Alnuzzi eût été un mari très bon et très épris.

La jeune femme déclara assez crûment :

– Ma foi, c'est plutôt heureux ! La vie ne serait plus possible, s'il fallait se renfermer dans la désolation, comme le fit trop longtemps don Silvio. Il est vrai que cette blonde Hélène était ravissante. Je l'ai vue à Paris, plusieurs fois. Leur petit hôtel de Passy était un vrai nid d'amoureux.

Ginevra eut un tressaillement de souffrance. En passant à Paris, au retour de Bretagne, Silvio ne l'avait pas conduite à cette demeure qui, elle le savait, lui appartenait toujours. Ils avaient occupé un appartement d'hôtel et le « nid d'amoureux » était demeuré clos sur le souvenir d'Hélène.

Donna Teresa, d'un coup d'œil en dessous, observait le beau visage, qui restait calme. Ginevra portait ce matin une robe d'intérieur en

souple lainage blanc à rayures mauves qui l'habillait délicieusement. Une fourrure aux tons fauves glissait autour de ses épaules, de son buste élégant. La promenade avait fait courir sous son épiderme un sang plus vif et ses yeux avaient un éclat admirable. Teresa pensa avec colère : « Elle est belle, au moins autant que l'autre ! Il doit l'aimer. Il a certainement oublié son Hélène et les fleurs ne sont là-bas que par habitude. »

Méchamment, elle ajouta :

– Je n'aurais jamais cru que don Silvio se remariât. Il fallait qu'il eût un bien vif désir de ne pas voir s'éteindre une vieille race !

– C'était un désir très naturel, et presque un devoir.

Teresa resta un instant stupéfaite de la tranquille indifférence avec laquelle Ginevra prononçait ces paroles. Était-ce donc vrai ce qu'elle avait entendu dire, que cette belle marquise Orcella avait une âme froide, dépourvue de toute sensibilité, et que c'était pour ce motif que don Silvio l'avait choisie, afin que l'amour n'existât pas entre eux !

Allons donc ! une âme froide, avec des yeux pareils ! Quel imbécile avait imaginé cela ? Mais la marquise se montrait extraordinairement réservée à l'égard des étrangers, et donna Teresa avait déjà remarqué qu'elle éludait avec beaucoup d'aisance les questions ou allusions tant soit peu indiscrètes.

Il en était ainsi aujourd'hui. La veuve se tint pour battue et cessa de parler d'Hélène, en convenant à part elle que le sujet était brûlant. Après quelques propos sur le temps, sur la cérémonie du lendemain, les deux femmes se séparèrent. Ginevra revint vers le logis. Au rez-de-chaussée, les portes vitrées du cabinet de Silvio étaient ouvertes. La jeune femme se dirigea de ce côté. Elle avait un renseignement à demander, au sujet du dîner qu'ils donnaient ce soir en l'honneur des époux de demain. Il fallait un motif de ce genre pour qu'elle pénétrât maintenant chez son mari, car elle ne voulait pas avoir l'air de s'imposer à lui, de le poursuivre dans sa retraite de travailleur, cet homme qui lui refusait silencieusement son amour.



Son apparition, au seuil de la grande pièce boisée de chêne, fit légèrement sursauter Silvio qui écrivait, penché sur son bureau. La tête levée, il la regarda s'avancer. Une émotion violente apparaissait dans son regard, faisait frémir ses lèvres qui disaient, machinalement :

– Ah ! c'est vous, Ginevra !

– Oui, mon ami. Je vous demande pardon de vous déranger, mais je voulais savoir ce que vous décidiez au sujet des Zurmelli.

– Ah ! oui, les Zurmelli, c'est vrai !...  
Asseyez-vous donc, Ginevra...

Il se levait, faisait le geste d'approcher un fauteuil.

– Non, merci. Il faut que j'aille vite à l'office... Qu'avez-vous décidé, Silvio ?

Il répondit en hésitant, comme s'il ne savait plus du tout de quoi il s'agissait. En fait, les Zurmelli étaient bien loin de sa pensée. Il regardait la jeune femme debout près de lui, si jolie dans cette toilette d'intérieur d'une élégance simple et raffinée. Quel doux et ardent éclat

avaient ses yeux, ce matin ! Comme son teint était délicatement rosé ! Et elle avait coiffé ses cheveux superbes, aux souples ondulations naturelles, de la manière qu'il préférait secrètement.

– Eh bien, voyons, vous pourriez mettre le prince Zurmelli près de donna Teresa...

Il prolongeait son hésitation, volontairement, pour qu'elle demeurât là quelques instants de plus, pour qu'il pût s'enivrer pendant quelques minutes de cette beauté dont il fuyait le charme trop puissant, à l'ordinaire. Ce matin il sentait, avec un mélange de terreur et de joie, qu'il ne possédait plus sur lui-même sa maîtrise habituelle.

– ... Et la princesse près du colonel Erledda. Qu'en dites-vous ?

– Il me semble que ce serait bien... Vous n'avez pas d'autres indications à me donner au sujet de la soirée ?

– Mais non, je ne vois pas... Vous avez tout organisé avec tant d'intelligence, mon amie !

Il lui prit la main. Son regard s'éclairait d'une chaude lueur, reflétait un peu de son admiration passionnée. Ginevra eut un tressaillement léger. Elle dit d'une voix basse et tremblante :

– C'est moi qui dois vous remercier d'agir avec tant de délicate générosité, à l'égard de mon frère...

– Qui est aussi le mien, Ginevra.

– Et pour Cecca, vous êtes si bon ! Je voudrais savoir vous exprimer toute ma reconnaissance...

Une tendresse contenue frémissait dans ses beaux yeux, où se perdait le regard ébloui de Silvio. Celui-ci dit à mi-voix :

– Oh ! non, non, pas de reconnaissance, de vous à moi !

Son bras s'étendit, entoura les épaules de la jeune femme. Le beau visage, palpitant d'émotion, était maintenant tout proche de ses lèvres. Celles-ci se posèrent sur le front, près des longues paupières ambrées qui s'abaissaient doucement. Elles s'y attardèrent, comme si elles ne pouvaient s'en détacher. Et leur chaud contact

faisait frissonner Ginevra, tout éperdue de bonheur.

– Vous vous montrez une fille si parfaite pour mon pauvre père, Ginevra ! C'est moi qui vous dois tant, qui ne saurais assez vous remercier !

Il se redressait, laissait retomber son bras, s'écartait un peu. Il semblait que son visage pâlisait, que l'ardeur de ses yeux s'éteignait. Il ajouta – et son accent redevenait froid :

– Je serai toujours trop heureux de vous le prouver, en m'associant à votre affection, à vos soucis pour tous les vôtres.

Et il se mit à parler de Cecca, du léger espoir qu'avait donné le médecin hier. Sa physionomie se raidissait, ses paupières s'abaissaient sur ses yeux, qu'il détournait légèrement. Quand Ginevra fut sortie, il s'assit de nouveau à son bureau. Son visage tomba entre ses mains brûlantes. Il songea : « Elle m'aime ! J'essayais de me persuader qu'il n'en était rien ; mais j'ai trop bien vu cet amour dans ses yeux, tout à l'heure. Et moi qui ne peux pas... Que vais-je faire ? Hélène, Hélène, pourquoi t'ai-je remplacée ? Voilà

maintenant que ma vie est un tourment, parce que je t'ai donné une rivale. Oui, tu peux me reprocher mon infidélité, ma chérie, ma pauvre chérie, car je suis assez faible pour l'aimer... presque autant que je t'ai aimée, mon Hélène ! Mais tu vois, je ne lui ai pas dit. Je veux lutter jusqu'au bout, pour que tu ne puisses pas me faire de reproches. Cependant, je ne voudrais pas la faire souffrir, elle. Alors, si un jour elle me demandait mon amour, tout mon amour... Hélène, tu me pardonnerais, n'est-ce pas ? »

## XV

Au lendemain du mariage d'Ottavio, les hôtes de la villa Orcella s'éloignèrent, sauf donna Teresa, qui profitait de son séjour à Rienti pour régler une affaire pendante depuis des années entre ses cousins Travenna et elle. Les Orcella n'avaient pu faire autrement que de lui offrir de demeurer sous leur toit, pendant ce temps, et elle avait accepté avec empressement. Ginevra dissimulait son déplaisir. Étant donné l'inquiétude que lui causait la santé de sa sœur, elle se fût aisément passée de la présence d'une étrangère, surtout antipathique comme l'était celle-ci. Il ne lui échappait pas que Teresa devenait fort coquette, à l'égard de Silvio. Celui-ci restait courtoisement indifférent. Mais Ginevra, dans l'état d'esprit où elle se trouvait, ressentait de ces manœuvres un sourd agacement qui se manifestait par une froideur de plus en plus accentuée à l'égard de la jeune veuve.

Silvio le remarquait, et il lui dit un jour, tandis qu'il se trouvait seul avec son père et elle :

– Vous voudriez bien voir donna Teresa partie, n'est-ce pas, ma chère amie ?

Elle rougit un peu en répondant :

– Il est vrai qu'elle ne m'est pas très sympathique.

Don Paolo déclara :

– Vous avez raison. C'est une coquette, chez qui le cœur est à peu près atrophié, je le crains. Moi aussi, je la verrais s'éloigner avec plaisir. Mais nous ne pouvons faire autrement que de lui continuer notre hospitalité.

Silvio, jetant dans le cendrier le bout du cigare qu'il venait de fumer, se leva et s'approcha de sa femme. Sa main se posa doucement sur l'épaule de Ginevra.

– Je regrette que vous ayez cet ennui, Ginevra. Mais vous en serez délivrée bientôt, je l'espère, car je sais par la comtesse Travenna que l'affaire va se régler ces jours-ci. Et je vous avoue que je m'en trouverai très satisfait aussi, car donna

Teresa est fort loin d'avoir mes sympathies.

Elle comprit qu'il voulait la rassurer, discrètement, au cas où elle se serait inquiétée des coquetteries de la veuve à son égard. Aussitôt, elle répliqua :

– Je n'en ai jamais douté, croyez-le, mon ami.

Son regard se levait sur Silvio. Il était ému, sérieux, tout pénétré de cette tendresse contenue qui l'éclairait toujours, depuis quelque temps. Et, comme toujours aussi, le marquis Orcella détourna le sien.

Mais Ginevra ne s'inquiétait plus de cette indifférence qu'elle savait n'être pas réelle. Sur son front, elle conservait la douce chaleur de ce baiser, tout autre que ceux qu'il lui avait donnés jusqu'ici, du bout des lèvres, avec crainte, eût-on dit. Il n'avait pas renouvelé ce geste, il s'était tenu sur ses gardes pour que ses yeux ne puissent trahir de nouveau ses sentiments secrets, comme ils l'avaient fait ce jour-là. Mais Ginevra n'ignorait plus maintenant qu'elle était aimée, et cette assurance la rendait forte pour la lutte contre le souvenir – ou ce qui restait du souvenir de



l'autre.

Une quinzaine de jours après le mariage, Silvio reçut une dépêche de Pérouse lui annonçant que son oncle venait d'être frappé de congestion. Il partit aussitôt, et peu après parvint à la villa Orcella un second télégramme annonçant la mort de don Vittorio.

L'émotion fut très légère pour Ginevra qui ne le connaissait guère. D'ailleurs, elle était en ce moment tout occupée de Cecca, dont l'état s'aggravait jour par jour.

« Son pauvre petit corps arrive ces jours-ci à l'état de squelette », écrivait-elle à son mari. « Le docteur Mauri ne prononce plus de mots d'espoir, comme s'il voulait nous préparer... Ma pauvre petite sœur ! Elle est si douce, si patiente ! Mais elle voudrait vous voir revenir. Hier, elle m'a dit : « Si je devenais tout à coup plus malade, il faudrait télégraphier à Silvio, afin qu'il soit là quand... » Elle n'a pas achevé, mais j'ai trop bien compris, hélas ! ce qu'elle voulait dire !

« Oui, tâchez de revenir vite, mon ami ! Pour notre petite Cecca, pour nous tous – pour moi,

qui ai tant besoin de votre affection et qui vous aime si profondément. »

Elle écrivait cela, cet aveu de sa tendresse, pour la première fois. Silvio, d'un geste ardent, porta le feuillet à ses lèvres et baisa la signature, tracée par une main un peu tremblante.

– Ma Ginevra ! Ma pauvre Ginevra !

Il frissonnait dans la pénombre froide du grand salon où, la veille, était encore exposé le cercueil drapé de noir. Ce matin, il avait conduit au sépulcre familial le corps de don Vittorio. Un parfum de fleurs mourantes et de cire chaude demeurait encore dans la pièce immense. Silvio ouvrit les volets à demi clos, puis les quatre fenêtres, et s'accouda à la dernière. Le froid sec du dehors le frappa au visage. En bas, sous ses yeux, s'étendaient les parterres négligés, les bosquets, les charmilles, tout le jardin du vieux palais dont la mort de son oncle le faisait maître. Il le conserverait pour le donner en apanage à l'un de ses fils, si Dieu lui accordait plusieurs fois le bonheur de la paternité. Dans quelques mois, un petit enfant naîtrait encore à la villa Orcella.

Ginevra le lui avait dit avant son départ, avec une joie tremblante. Pourvu qu'il leur fût donné de le conserver, celui-là !

Un soleil d'hiver frôlait les arbustes dépouillés, les ifs taillés, les statues décrépites aux visages méconnaissables. Don Vittorio, vieux garçon, d'esprit insouciant, avait tout laissé aller à l'abandon. Il disait à son petit-neveu : « Après moi, tu restaureras comme tu l'entendras. Je ne veux pas me donner ces ennuis-là. » Il affectait un égoïsme cynique, en paroles, mais ses secours anonymes étaient nombreux. En outre, il avait vraiment aimé Silvio, le fils de son unique nièce.

Accoudé à la balustrade de marbre, Silvio songeait, en serrant entre ses doigts la lettre de Ginevra. Il essayait de ressaisir le souvenir d'Hélène, de revivre ces jours heureux, comme il le faisait quelques mois auparavant. Et il ne le pouvait plus. Ginevra seule occupait toute sa pensée. L'ombre d'Hélène reculait dans un passé lointain, qu'il considérait avec émotion, sans souffrance, presque sans regret. Sa douleur, son désespoir, ces heures, ces jours, ces années où il

avait crié à Hélène son amour, où il avait vécu avec son souvenir, il oubliait tout. Ginevra seule existait pour lui, pour son cœur d'homme que la vivante avait, enfin, conquis sur la morte.

Il murmura :

– Hélène, Hélène, pardonne-moi ! De toutes façons, il faut que je sois infidèle, à toi ou à elle. Mais toi, dans le séjour où tu es, tu n'en souffriras pas, ma petite chérie. Tu as autre chose que mon pauvre amour humain. Et je le lui dois, à elle. Je le lui dois comme je te le devais, quand tu étais vivante.

Une porte s'ouvrait derrière lui. Il ne se détourna pas. Mais une voix respectueuse prononça :

– Pardon, Excellence, on vient d'apporter un télégramme...

Il tressaillit. Sa main s'étendit, saisit la dépêche et la décacheta rapidement. Il lut :

« Cecca très mal. Vous demande. »

« ORCELLA. »

Quand Silvio arriva chez lui, la nuit tombait. Dans le vestibule, il interrogea le domestique qui lui enlevait son pardessus :

– Comment va donna Cecca ?

– Elle est mourante, Excellence. On l’a administrée ce matin. Le docteur craint qu’elle ne passe pas la nuit.

Silvio monta hâtivement. En haut de l’escalier, Ginevra l’attendait. Elle murmura :

– Mon ami, vous arrivez à temps...

– Ma pauvre chérie !

Ses bras entouraient la jeune femme, l’attiraient contre sa poitrine. Avec une fervente tendresse, il baisa le visage altéré, humide de larmes.

Ginevra dit tout bas :

– Silvio !... Mon cher Silvio !

Pendant quelques minutes, la joie merveilleuse anéantit en elle tout autre sentiment. Il lui donnait son amour, il était tout à elle, enfin !

Puis elle se ressaisit, et son cœur fut repris par la souffrance.

– Venez vite, mon ami ! La pauvre petite vous a beaucoup demandé, toute cette journée. Et elle est si faible ! Le docteur dit qu'elle peut passer d'un instant à l'autre...

Ils entrèrent dans la chambre éclairée par une lampe voilée. Donna Maria, assise au pied du lit, regardait sa fille. Tout ce qu'elle avait de sensibilité s'éveillait, devant l'agonie de cette enfant à qui sa nature sèche n'avait pas su donner l'affection tendre dont Cecca était avide, qu'elle avait trouvée chez sa sœur, chez son beau-frère lui-même. À la vue du marquis Orcella, elle se pencha vers la jeune mourante et dit à mi-voix :

– Cecca, voilà don Silvio.

Cecca souleva ses paupières bleuâtres, et ses lèvres pâlies essayèrent de sourire à l'arrivant qui s'inclinait sur son lit. Elle dit faiblement :

– Je vous ai attendu, Silvio...

Le marquis se courba et mit un baiser sur le front moite, auquel collaient les cheveux bruns.

– Petite sœur, je vous aime beaucoup...

L'émotion lui serrait la gorge. Car, en toute vérité, il avait pour cette enfant une affection fraternelle.

– Vous êtes très bon. Aussi, je voudrais vous dire quelque chose... Maman, Gina, voulez-vous nous laisser un instant, une minute ?

La mère et la sœur échangèrent un regard surpris. Quelle confiance la petite mourante avait-elle à faire à Silvio ?

– Une minute ! pria encore Cecca, de sa pauvre voix affaiblie.

Elles se retirèrent silencieusement. Alors Cecca demanda :

– Penchez-vous bien, pour mieux m'entendre, parce que j'ai tant de peine à parler !

– Mais, ma chérie, attendez plutôt. Demain, vous me direz...

– Non, demain, je n'y serai peut-être plus. Écoutez... J'ai demandé à Dieu de me faire mourir, en le priant de permettre qu'en retour ma chère Gina soit heureuse.

Il eut un léger sursaut.

– Cecca, que dites-vous ?

– Oh ! c'est très vrai ! J'ai bien compris qu'elle ne l'était pas... Un jour que nous travaillions dans le jardin, nous vous avons aperçu, qui passiez dans une allée. Vous portiez des fleurs et vous alliez à la tombe de « l'autre ». Alors j'ai vu ma pauvre Gina pâlir, et ses mains tremblaient sur son ouvrage. Voilà comment j'ai su qu'elle souffrait beaucoup.

Elle parlait lentement, en tenant entre ses doigts brûlants la main de son beau-frère. Ses yeux, trop grands dans ce pauvre visage diminué, s'attachaient à la physionomie bouleversée de Silvio. Elle acheva avec une douceur suppliante :

– Il faut l'aimer, ma Ginevra... Il faut l'aimer toute seule.

Il dit d'une voix étouffée :

– Mais je l'aime, ma petite sœur, je l'aime « toute seule », rassurez-vous.

Dans les beaux yeux, dont la teinte d'ardoise pâlisait, passa un fugitif éclat de joie. Les lèvres



blêmes murmurèrent :

– Quel bonheur !... Maintenant, rappelez-maman et Gina.

Cette nuit-là, avant que le jour fût levé, Ceccamourut paisiblement, sous les yeux de sa mère, de Ginevra et de Silvio. L'enfant aimable et pensif avait accompli dans le silence l'offrande de sa jeune vie, et seul, Silvio connut comme elle avait aimé sa sœur. « La plus grande preuve d'amour », dit l'Écriture. « est de donner sa vie pour ses amis. »

\*

Vers la fin de l'été suivant, donna Teresa Alnuzzi, de passage à Rienti, vint rendre visite aux Orcella. Elle voulait, assurait-elle, admirer le petit Salvatore qu'on disait le plus ravissant bébé du monde. En réalité, elle était curieuse de s'assurer de visu de ce qu'on lui avait raconté : que don Silvio, cédant enfin aux sollicitations de ses beaux-parents, avait fait transporter en France

les restes de sa première femme, avec la chapelle funéraire qui avait été réédifiée près de la sépulture des Duvivier, au Père-Lachaise. On disait aussi que le portrait de la blonde Hélène avait disparu, qu'il était soigneusement enfermé dans quelque armoire profonde, et que le petit hôtel de Passy avait été vendu, après que le marquis Orcella eût remis aux Duvivier tous les souvenirs de leur fille. Enfin, prétendait-on, don Silvio et donna Ginevra formaient un ménage très amoureux.

Donna Teresa, accueillie poliment mais sans chaleur, et non invitée à demeurer plus longtemps, ne put contenter sa curiosité pendant les quelques heures passées sur la terrasse avec ses hôtes. Elle constata seulement que Ginevra semblait plus gaie que l'année précédente – plus vraiment gaie, surtout. Et Silvio avait changé, lui aussi. Dans son visage qui n'avait plus la maigreur d'autrefois, les yeux paraissaient contenir plus de vie, et une joie profonde. Teresa eut la sensation, qu'elle n'avait pas éprouvée à son précédent séjour, de se trouver en présence d'un homme heureux.

– La fidélité perpétuelle au souvenir n'existe décidément pas, conclut-elle un peu plus tard en dînant chez ses cousines Travenna. Voilà la pauvre Hélène bien oubliée, certainement.

À quoi la comtesse répliqua :

– C'est assez juste. Du moment où don Silvio épousait une autre femme, il lui devait tout son amour. Et donna Ginevra en est si parfaitement digne que personne n'aurait compris qu'il s'attachât au culte de ce souvenir – un culte excessif, assez désagréable pour la seconde femme, soit dit franchement.

Ce même soir, Ginevra, après avoir été veiller au coucher de l'enfant, rentra dans le salon où Silvio lisait. Elle s'assit près de lui et prit un volume commencé. Mais son regard s'arrêta au passage sur une grande photographie de Cecca. Les yeux trop pensifs de l'enfant semblaient sourire, ce soir. Ginevra songea : « Ma petite chérie, tu es heureuse de ce bonheur que tu as tant désiré pour nous. » Puis son regard glissa vers Silvio et rencontra les yeux noirs tout éclairés par l'amour. Silencieusement, Silvio

attira la jeune femme dans ses bras. La tête brune s'appuya sur son épaule avec un confiant abandon. Ils restèrent ainsi longtemps, sans parler. Jamais il n'y avait eu d'explication verbale entre eux, au sujet de l'ombre qui les avait séparés pendant une année. Ils s'étaient compris dans le silence, et ils avaient laissé parler leur amour. Hélène n'était plus pour l'époux de Ginevra que ce qu'elle devait être : la morte qu'il avait sincèrement, passionnément aimée, dont il conservait un souvenir attendri, mais qu'il ne pleurait plus, parce que la vie avait parlé en lui plus haut que cet amour pour un souvenir et qu'il appartenait tout entier à Ginevra.



Cet ouvrage est le 242<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.